





~~P 2057~~

LE FRANÇAIS PARLÉ

MORCEAUX CHOISIS A L'USAGE DES ETRANGERS

AVEC

LA PRONONCIATION FIGURÉE

PAR

PAUL PASSY

DOCTEUR ÈS LETTRES, SECRETAIRE DE L'ASSOCIATION PHONÉTIQUE
DES PROFESSEURS DE LANGUES VIVANTES

TROISIÈME ÉDITION



LEIPZIG
O. R. REISLAND
1892.

312 213 90

PC

2121

P25

1892

PRÉFACE DE LA DEUXIÈME ÉDITION.

La première édition de ce petit livre a paru en 1886, à l'instigation de mon regretté ami et initiateur dans la science phonétique, F. Franke. Malgré ses très nombreuses imperfections, il a été favorablement accueilli, en Allemagne et dans les pays scandinaves, par les professeurs de langues appartenant à ce qu'on appelle *la jeune école phonétique*, sur les tendances de laquelle je crois inutile de revenir ici.

En préparant cette deuxième édition, j'ai tenu le plus grand compte des observations bienveillantes que m'ont présenté mes collègues. C'est sur leur avis que j'ai supprimé plusieurs des morceaux qui figuraient dans la première édition, les remplaçant par d'autres plus propres à intéresser les jeunes gens, et que j'ai modifié l'ordre dans lequel ces morceaux étaient présentés. J'ai aussi changé légèrement le système de transcription phonétique, pour me conformer au système international adopté, après de longues discussions, par l'*Association phonétique des professeurs de langues*

vivantes. Sur le désir énergiquement formulé de plusieurs de mes amis, j'ai ajouté aux marques d'accentuation des signes d'*intonation*, sans me dissimuler du reste qu'avec l'imperfection de nos connaissances et de nos moyens de représentation, ces signes sont absolument insuffisants pour donner une idée exacte de l'intonation française.

Inutile d'ajouter que j'ai soigneusement revu les détails de prononciation, qui étaient souvent fort défectueux dans la première édition. Je me suis appliqué à graduer la prononciation parallèlement au style, donnant, dans les deux premiers morceaux, le langage familier de la conversation, avec ses élisions, ses contractions et ses assimilations nombreuses; plus loin une prononciation de plus en plus soignée, devant tout à fait littéraire dans les morceaux oratoires ou poétiques de la fin du volume.

J'ai essayé de reproduire, autant que possible, la prononciation usuelle des Français du Nord, en évitant tout ce qui est spécial à telle ou telle localité, cette localité fut-elle Paris. Ne pouvant pas toujours échapper à l'arbitraire, je me suis surtout guidé sur ma propre prononciation naturelle — la seule que je connaisse suffisamment — mais en la normalisant toutes les fois que cela m'a paru nécessaire. En tout cas, je peux affirmer que si la prononciation que je donne n'est pas toujours la meilleure, elle est du moins toujours française et communément employée.

Mon travail, ai-je besoin de le dire, n'est pas fait

pour des commençants ¹⁾, mais pour des élèves déjà avancés dans l'étude du français. A ceux-là, il a pu rendre quelques services dans sa première édition; j'ose espérer qu'il pourra maintenant leur en rendre davantage. C'est dans cet espoir que je le présente à mes collègues, les professeurs de français des pays étrangers.

En terminant, je dois remercier spécialement ceux qui m'ont aidé à faire ce travail et à le revoir, surtout M. O. Jespersen de Copenhague, et mon frère J. Passy, tous deux bien connus dans le monde des réformateurs phonétiques.

Neuilly sur Seine, mai 1889.

Paul Passy.

(La troisième édition ne diffère de la deuxième que par la correction de quelques détails.)

¹⁾ Des textes phonétiques à l'usage des commençants sont publiés chaque mois dans mon petit journal, *Le Maître phonétique*; il en existe aussi une très bonne collection due à M. Jespersen (Fransk Læsebog, Copenhague 1889). A recommander aussi, pour des élèves un peu plus avancés, les *Phrases de tous les jours* de F. Franke, (3^e édition, Reisland 1890).

EXPLICATION DES SIGNES.

Voici la liste des caractères phonétiques avec leur valeur :

p	<i>part</i>	j	<i>yak</i>
b	<i>barre</i>	h	<i>hure</i>
t	<i>tout</i>	u	<i>tout, pour</i>
d	<i>doux</i>	o	<i>beau, cône</i>
k	<i>car</i>	ɔ	<i>trop, tort</i>
g	<i>gare</i>	a	<i>pas, pâte</i>
m	<i>mon</i>	a	<i>rat, rare</i>
n	<i>non</i>	ε	<i>très, réne</i>
ɳ	<i>règne</i>	e	<i>été, maison</i>
l	<i>lard</i>	i	<i>lime, pire</i>
r	<i>rare</i>	œ	<i>seul, peur</i>
ɥ	<i>buis</i>	ø	<i>peu, Meuse</i>
w	<i>oui</i>	y	<i>nu, pur</i>
f	<i>fin</i>	ə	<i>je, crever</i>
v	<i>vin</i>	õ	<i>ton, ponte</i>
s	<i>sel</i>	ã	<i>tant, pente</i>
z	<i>zèle</i>	ê	<i>bien, cinq</i>
ʃ	<i>champ</i>	œ	<i>brun, humble</i>
ʒ	<i>Jean</i>		

La *longueur* d'une voyelle est indiquée par le signe (:): *rēn*, *renne*; *rē:n*, *reine*; *tus*, *tousse*; *tu:s*, *tous*; *tirâ*, *tyran*; *tir:â*, *tirant*.

L'*accent tonique* (force) est indiqué en plaçant le signe (') après la syllabe forte. Ce signe est sous-entendu, 1^o, après la dernière syllabe de tous les mots de plusieurs syllabes, à moins que la voyelle de cette syllabe ne soit (ə), auquel cas l'accent porte sur l'avant-dernière syllabe; 2^o, après la syllabe qui précède immédiatement un signe de ponctuation quelconque; 3^o, après la dernière syllabe d'un vers, à moins que celle-ci ne contienne un (ə).

L'*intonation* (accent musical) est indiquée d'une manière rudimentaire par les signes suivants :

- ┐ ton aigu
- └ ton grave
- / élévation du ton
- \ abaissement du ton
- ton uniforme
- ∨ abaissement suivi d'élévation
- ∧ élévation suivie d'abaissement.

Le signe \ doit se sous-entendre, à moins d'indication contraire, devant tous les *points* (.); le signe / devant les autres signes de ponctuation.

Pour une étude détaillée des éléments phonétiques du Français, nous renvoyons aux ouvrages spéciaux, parmi lesquels nous pouvons recommander :

Beyer, *Französische Phonetik* (O. Schulze, Köthen 1888).

Franke, *Ergänzungsheft* (3^e éd.; Reisland, Leipzig 1890).

Passy, *Sons du Français* (3^e éd.; Firmin-Didot, Paris 1892).

Passy, *Changements phonétiques* (Firmin-Didot, Paris 1891).

Viotor, *Elemente der Phonetik* (2^e éd.; Henninger, Heilbronn 1887).

Soames, *Introduction to the study of Phonetics* (Swan Sonnenschein, London 1891).

LE FRANÇAIS PARLÉ.

Une surprise.

(Deux jeunes gens, Armand et Daniel, aspirent à la main de mademoiselle Perrichon. Daniel parvient à se faire bien voir du père, mais Armand s'est fait
5 aimer de la fille. Ils ont tous deux fait leur demande et attendent la réponse.)

DANIEL, *entrant*: Bonjour, Armand.

ARMAND: C'est vous (*à part*) pauvre garçon!

D —. Voici l'heure de la philosophie Mon-
10 sieur Perrichon se recueille, et dans dix minutes nous allons connaître sa réponse. Mon pauvre ami!

A —. Quoi donc?

D —. Dans la campagne que nous venons de faire, vous avez commis faute sur faute.

15 A —. Moi?

D —. Tenez, je vous aime, Armand . . . et je veux vous donner un bon avis qui vous servira . . . pour une autre fois! Vous avez un défaut mortel!

A —. Lequel?

20 D —. Vous aimez trop à rendre service. C'est une passion malheureuse.

A —. Ah! par exemple!

yn syrpriz.

└dø' ʒœn ʒã', armã e danjel, aspir a la mẽ' d
mainzel perifõ. danjel' parvjẽ a s fẽr bjẽ vwa:r'
dy pẽ:r', me armã s ẽ fẽ e:me d la fi:j.
iz ô tu dø' fẽ lœr dãmã:d e atã:d la repõ:s]. 5

danjel, ãtrã —: bõʒu:r armã/.

armã —: s ẽ vu/. . . (a pa:r) └pov garsõ┐!

d —: vwasil œ:r' dœ la filœzœfi\ . . . psjœ perifõ
sœ ɪkœ:j', e dã di:' minyt, nuz alõ kœnɛ:t sa repõ:s.
mõ po:vr' ami! 10

a —: kwa dõ:k'?

d —: dã la kãpan kœ nu vnõ t fẽ:r',
vuz ave kœmi 「fo:t'┐ syr fo:t'.

a —: mwa'?

d —: tœne ʒ vuz ɛ:m'/ armã\, e ʒ vœ vu dœne 15
œ bœn avi ki vu sœvira\ 「pur yn o:trœ fwa'\!
vuz ave œ defo 「mœr'tel\!

a —: lœkæl?

d —: vuz e:me trœ' a rãt sœvis —.
t yn pœ:sjõ malœrœ:z. 20

a —: └a:' 「par' egzã:pl\!

D —. Croyez-moi . . . j'ai vécu plus que vous, et dans un monde . . . plus avancé! avant d'obliger un homme, assurez vous bien d'abord que cet homme n'est pas un imbécile.

5 A —. Pourquoi?

D —. Parce qu'un imbécile est incapable de supporter longtemps cette charge écrasante qu'on appelle la reconnaissance. Il y a même des gens d'esprit qui sont d'une constitution si délicate

10 A —. Allons! développez votre paradoxe!

D —. Voulez-vous un exemple? Monsieur Perrichon

PERRICHON (*passant sa tête à la porte*): Mon nom!

D —. Vous me permettrez de ne pas le ranger
15 dans la catégorie des hommes supérieurs. Eh bien! monsieur Perrichon vous a pris tout doucement en grippe.

A —. J'en ai bien peur!

D —. Et pourtant vous lui avez sauvé la vie.
20 Vous croyez peut-être que ce souvenir lui rappelle un grand acte de dévouement? Non! il lui rappelle trois choses: *Primo*, qu'il ne sait pas monter à cheval; *Secundo*, qu'il a eu tort de mettre des éperons, malgré l'avis de sa femme; *tertio*, qu'il a fait en public une
25 culbute ridicule.

A —. Soit, mais

D —. Et comme il fallait un bouquet à ce beau feu d'artifice, vous lui avez démontré, comme deux et deux font quatre, que vous ne fesiez aucun cas de son cou-
30 rage, en empêchant un duel. . . . qui n'aurait pas eu lieu.

d —: krwaje mwa —; ɣ e veky plys kə vu,
e dāz œ mō:d/ 「plyz' avāse\! avā d əblize
œn ɔm', asyre vu bjē' dabɔ:r kə st ɔm' n ɛ pɑ'
œn ɛbesil.

a —: purkwa?

5

d —: pask œn ɛbesil ɛt ɛkapab də sypɔrte
lōtā/ sɛt ɟarɣ ekra:'zā:t k ɔn apɛl lā rkənɛsɔ:s.
j a mɛ:m' de ɣā d ɛspri ki sō d yn kōstitysjō
si' delikat —

a —: alō/! devlope vɔt paradɔks/!

10

d —: vule vu' œn egzā:pl? psjə perifō —

perifō (pa:sā sa tɛ:t' a la pɔrt) —: mō nō/!

d —: vu m pɛrmɛtre də n pɑ l rā:ʒe
dā la kategɔri dez ɔm' syperjɔ:r/. e bjē\
mɛsjə perifō vuz a pri' tu dusmā ā grip —.

15

a —: ɣ ān e 「bjē pɔ:r\!

d —: e purtā\ vu lqi ave so:ve la vi/.
vu krwaje ptɛ:t' kə s suvni:r lqi rapɛl œ grāt aktə
d devumā? nōh! i lqi rapɛl 「trwā' ʃɔ:z\: primo,
k i n se pɑ' mōte a ɟval/; zgōdo, k il a y tɔ:r'
dɛ mɛd dez eprō\ malgre l avi t sa fam; tɛrsjo,
k il a fɛ ā pyblik yn kylbyt ridikyl.

a —: swat, me —

d —: e kɔm' i falɛ œ bu'kɛ a s bo fɔ d artifiɛ.
vu lqi ave demōtre/ kɔm dɔ e dɔ' fō kat, 25
kɛ vu n fɔzje okœ kɑ' t sō kura:ɣ, ān āpɛ:ɟā
œ dɥɛl'/ ki' n ɔrɛ pɑ y ljɔ/.

A —. Comment ?

D —. J'avais pris mes mesures je rends aussi des services quelquefois

A —. Ah ! vous voyez bien !

5 D —. Oui, mais moi, je me cache je me masque ! Quand je pénètre dans la misère de mon semblable, c'est avec des chaussons et sans lumière comme dans une poudrière. D'où je conclus

10 A —. Qu'il ne faut obliger personne ?

D —. Oh non ! mais il faut opérer nuitamment et choisir sa victime aussi ai-je suivi une marche tout-à-fait opposée à la vôtre.

A —. Laquelle ?

15 D —. Je me suis laissé glisser exprès ! dans une petite crevasse, pas méchante.

A —. Exprès ?

D —. Vous ne comprenez pas ? donner à un carrossier l'occasion de sauver son semblable, sans danger pour lui, c'est un coup de maître ! Aussi, depuis
20 ce jour, je suis sa joie, son triomphe, son fait d'armes ! Dès que je parais, sa figure s'épanouit, son estomac se gonfle, il lui pousse des plumes de paon dans sa redingote ! Je le tiens ! comme la vanité tient l'homme.
25 Quand il se refroidit, je le ranime, je le souffle ; je l'imprime dans le journal à trois francs la ligne !

A —. Ah bah ! c'est vous ?

D —. Parbleu ! Demain, je le fais peindre à l'huile
30 . . . en tête-à-tête avec le mont Blanc ! J'ai demandé

a —: 「kōmā\?

d —: ɣ avɛ pri me mzy:r — . . . ɣ rã osi
de sɛrvɪs kɛkfwa.

a —: ʌ! vu vwaje bjẽ/!

d —: 「wi' me mwa\ ɣə m kaf/, ɣə m mask/! ɤ
kâ ɣ penɛ:trə dã la mizɛ:r də mɔ̃ sãblabl, s ɛt avɛk
de fo:sɔ̃ e sã lymjɛ:r — . . . kōm' dāz yn pudriɛ:r.
d u ɟ kōkly —

a —: k i n fo ɔbli:ɣe pɛrsɔn?

d —: ʌo: nɔ̃/! me i fo ɔpɛ:re nqitamã e ɟwa:zi:r 10
sa viktim/ osi ɛ: ɣ sqivi yn marɟ
「tɪ'tafɛ ɔpoze ʌa la vo:tr.

a —: ʌlakɛl?

d —: ɣə m sqi le:se glise — . . . ɛsprɛ/
dōz yn tit krəvas/ pa mɛfã:t/. 15

a —: 「ɛsprɛ\?

d —: vu n kōprəne pa? dōne a ɔ̃ karɔsje
l ɔka:zjɔ̃ t so:ve sɔ̃ sãblabl, sã dãɣe pur lqi,
s ɛ ɔ̃ ku d mɛ:tr! osi tpu i z ɣu:r, ɟ sqi sa ɣwa,
sɔ̃ triɔ̃:f, sɔ̃ fɛ d arm/! dɛ: kə ɟ parɛ, sa ɟɟy:r 20
s epanwi, sɔ̃n ɛstoma z gɔ̃:fl, i lqi pus'
de plym də pã' dã sa rdɛgɔt\! ʌ ɣə l tjẽ! kōm la vanite
tjɛ l ɔm —. kãt i s rəfrwadi, ɣə l ranim,
ɣə l sufl; ɣ l ɛprim dã l ɣurnal/ a trwa frã
la lin/! 25

a —: 「a ba\! s ɛ vu?

d —: parblɔ̃\! dmẽ, ɣə l fe pɛ:dr a l qil/
. . . ã tɛ:t a tɛ:t avɛk lə mɔ̃blã\! ɣ e dmãde

un tout petit mont Blanc et un immense Perrichon !
Enfin, mon ami, retenez bien ceci et surtout
gardez moi le secret : *les hommes ne s'attachent point à*
nous en raison des services que nous leur rendons,
5 *mais en raison de ceux qu'ils nous rendent !*

A —. Les hommes c'est possible
mais les femmes ?

D —. Eh bien, les femmes ?

A —. Heureusement, Mme Perrichon ne partage
10 pas les sentiments de son mari.

D —. La maman est peut-être pour vous
mais j'ai pour moi l'orgueil du papa du haut
du Montanvert ma crevasse me protège !

PERRICHON (*entrant avec sa femme et sa fille*) : Mes-
15 sieurs, je suis heureux de vous trouver ensemble
vous m'avez fait tous deux l'honneur de me demander
ma fille vous allez connaître ma décision

A —. (*à part*) : Voici le moment.

P —. (*à Daniel, souriant*) : Monsieur Daniel
20 mon ami !

A —. (*à part*) : Je suis perdu !

P —. J'ai déjà fait beaucoup pour vous . . . : je
veux faire plus encore : je veux vous donner

D —. Ah, Monsieur !

25 P —. un conseil ! (*bas*) Parlez moins haut quand
vous serez près d'une porte !

D —. Ah bah !

P —. Oui. Je vous remercie de la leçon. (*Haut*)
Monsieur Armand . . . vous avez moins vécu

õe tu' pti mō blā' e òen im' mā:s perifō\! āfē,
mōn ami, rətnē bjē ssi\ . . . e syrtu garde mwa
l səkɾe : lez ɔm' nə s ataf pwēt a nu' ɔ rɛ:zō
de servis kə nu lə:r rāđō, me ā rɛ:zō t sɔ'
k i nu rā:d\!

5

a —: lez ɔm/, s ɛ pɔsibl, me le fam\?

d —: e bjē/, le fam?

a —: ɔrɔ:zmā\ mam perifō n partaf pa
le sātīmā t sō ma:ri/.

d —: la māmā\ ɛ ptet pur vu/; me ɛ e pur mwa' 10
ʃl ɔrgœ:j dy papa\ . . . dy ho' dy mōtāvē:r
ma krəvas mə prɛ:ɛ\!

perifō (ātrā avək sa fam' e sa fi:j) —: mɛ:sjɔ,
ɛə suiz ɔrɔ\ də vu truver āsā:blə. vu m ave fɛ' tu dɔ'
l ɔncɛ:r də m dāmāde ma fi:j/. . . vuz ale kəluɛ:trə 15
ma desizjō\.

a (apa:r) —: vwasi l māmā —.

p (a danjel, surjā) —: mɔ'sjō danjel/
mōn ami\!

a (a pa:r) —: ʃ sɥi pɛrɔdy! 20

p —: ɛ deɟa fɛ ʃbo:ku pur vu/: ɛə vɔ fɛ:r
plys ākɔ:r/: ɛə vɔ vu dɔne/

d —: ʃa: mɔɛsjɔ\!

p —: ʃə kōsɛ:j\! (ba) ʃparle mwē ho' kã vu srɛ'
prɛ d yn pɔrt\! 25

d —: ʃa ba\!

p —: ʃwih\ ʃə vu rmɛrsi d la lsō\.
(ho) mɔsjɔ armā/, vuz ave mwē veky

que votre ami . . . vous calculez moins, mais vous me plaisez davantage je vous donne ma fille!

A —. Ah, Monsieur!

P —. Et remarquez que je ne cherche pas à m'ac-
5 quitter envers vous je désire rester votre obligé,
(*regardant Daniel*) car il n'y a que les imbéciles qui ne savent pas supporter cette charge écrasante qu'on appelle la reconnaissance

A —. (*à part*) Oh, ce pauvre Daniel!

10 D —. Je suis battu. (*à Armand*) Après comme avant, donnons-nous la main.

A —. Oh! de grand cœur!

D —. Ah, Monsieur Perrichon, vous écoutez aux portes!

15 P —. Eh! un père doit chercher à s'éclairer
(*bas*) Voyons, là, vraiment . . . est-ce que vous vous y êtes jeté exprès?

D —. Où cela?

P —. Dans le trou?

20 D —. Oui . . . mais je ne le dirai à personne.

P —. Je vous en prie!

LABICHE, *le voyage de Monsieur Perrichon.*

La chasse à Tarascon.

La chasse est la passion des Tarasconnais, et cela
25 depuis les tems mythologiques ou la Tarasque faisait les cent coups dans les marais de la ville et où les Tarasconnais d'alors organisaient des battues contre elle. Il y a beau jour, comme vous voyez.

kə votr ami/; vu kalkyle mwě, mē vu mē plē:ze
davčta:ž\ . . . žə vu dən ma fi:j\!

a —: 「a:’ mœsjə\!

p —: e rəmarke kə žə n fərʃə paz’ a m akitər
āvr:r vu\ . žə dezi:r rəste votr əbli:ʒe\ (rgardā 5
darjel) kar il n i a kə lēz ēbē’sil ki nē sa:v pa’
syporte sət fərʒ’ ekra:zā:t k ōn apəl la rkōnesā:s.

a (a par) —: 「o:’ s po:v danjel\!

d —: 「sui baty —. (a armā) aprē kōm avč,
dōnō nu’ la mē/. 10

a —: 「o:’ 「d grā kœ:r/!

d —: 「a:/ msjə perifō\ vuz ekute o pōrt\!

p —: 「e:/! ē pē:r’ dwa fərʃe a s eklē:re/.
(ba) 「wōjō la 「vrēmā\; ēz vu vuz j et fte
esprē? 15

d —: u sa\?

p —: dā l tru\?

d —: wi . . . me ž lə dire a pərsən —.

p —: ž vuz ā’ pri/!

labif, lə vwaja:ž də msjə perifō. 20

la fas’ a taraskō.

la fas’ ε la pasjō de taraskōē, e sla’ tpqi le tō’
mitolōžik u la tarask fəzē le sā ku’ dā le marē d
la vil’ e u le taraskōē d alō:r organi:zē de baty
kō:tr el. i j a 「bo: žur, kōm vu vwaje. 25

Donc, tous les dimanches matin, Tarascon prend les armes et sort de ses murs, le sac au dos, le fusil sur l'épaule, avec un tremblement de chiens, de furets, de trompes, de cors de chasse. C'est superbe à voir!
5 Par malheur, le gibier manque, il manque absolument.

Si bêtes que soient les bêtes, vous pensez bien qu'à la longue elles ont fini par se méfier.

A cinq lieues autour de Tarascon, les terriers sont vides, les nids abandonnés. Pas un merle, pas le
10 moindre lapereau, pas le plus petit cul-blanc.

Elles sont cependant bien tentantes ces jolies colinettes tarasconnaises, toutes parfumées de myrte, de lavande, de romarin; et ces beaux raisins muscats gonflés de sucre qui s'échelonnent au bord du Rhône,
15 sont diablement appétissants aussi! Oui, mais il y a Tarascon derrière, et dans le petit monde du poil et de la plume, Tarascon est très mal noté. Les oiseaux de passage eux-mêmes l'ont marqué d'une grande croix sur leur feuille de route, et quand les canards sau-
20 vages, descendant vers la Camargue en long triangle, aperçoivent de loin les clochers de la ville, celui qui est en tête se met à crier bien fort: »Voilà Tarascon! voilà Tarascon!« et toute la bande fait un crochet.

Bref, en fait de gibier, il ne reste plus dans le
25 pays qu'un vieux coquin de lièvre, échappé comme par miracle aux septembrisades tarasconnaises et qui s'en-tête à vivre là. A Tarascon, ce lièvre est très connu. On lui a donné un nom: il s'appelle *le Rapide*. On sait qu'il a son gîte dans la terre de monsieur
30 Bompard, — ce qui, par parenthèse, a doublé

dĩ:k, u le dimã:f matẽ, taraskõ prõ lez arm'
e s:r' dæ se my:r, læ sak o do, læ fyzi syr l epo:l,
avæk æ trãblēmã t fjẽ/ dæ fyre/ dæ trõ:p/
dæ kør dæ fas. s æ syperb a vwa:r\! par malœ:r,
læ žibje mã:k, i mã:k' apsoelymã\.

si bæ:t' kəswaj le bæ:t, vu pãse bjẽ' k a la lĩ:g'
ez õ fini par sæ mefje —.

a sẽ ljø otu:r dæ taraskõ, le terje sõ vid, le ni
abãdne/. pa' æ mærl, pa l mwẽ:dræ lapro,
pa l ply' pti kyblã.

æ sõ spãdã bjẽ tãtã:t se žæli kolinet taraskonæ:z,
tut parfyme d mirt, dæ lavã:d, dæ rømarẽ; e se bo'
re:mẽ myska gõfle t syk ki s efløn o bœ:r dy ro:n,
sõ dja:blēmã apetisã osi/! 「wi' me j a taraskõ/
dærjær\, e dã l pæti mõ:d' dy pwal' e d la plym, 15
taraskõ æ træ mal note. lez wazo t pasa:ž
ømæ:m' l õ marke d yn grã:t krwa' syr lœr
fœj dæ rut, e kã' le kana:r sova:ž, desõdã
ver la kamarg ã lõ triã:gl, aperswa:v dæ lwẽ'
le klofe d la vil, syi kj et ã tã:t' s mæ a krie bjẽ' fœ:r 20
vla taraskõ/! vla taraskõ/! e tut la bã:d'
fe ã krøfæ.

bræf, ã fæ d žibje, i n ræstæ ply dã l pei
k æ vjẽ' køkẽ d ljæ:vr, efape kom par mira:kl
o æptãbri:zad taraskonæ:z e ki s ãtæt a vi:vrø la. 25
a taraskõ/ sæ ljæ:vr æ træ kony —. õ lqi a done æ nõ;
i s apæl læ rapid. õ se' k il a sõ žit' dã la tær'
dæ msjæ bõpa:r, [ski' par parãtæ:z, a duble

et même triplé le prix de cette terre, — mais on n'a pas encore pu l'atteindre.

A l'heure qu'il est même, il n'y a plus que deux ou trois enragés qui s'acharnent après lui.

5 Les autres en ont fait leur deuil, et le Rapide a passé depuis longtemps à l'état de superstition locale, bien que le Tarasconnais soit très peu superstitieux de sa nature et qu'il mange les hirondelles en salmis, quand il en trouve.

10 Ah ça ! me direz-vous, puisque le gibier est si rare a Tarascon, qu'est-ce que les chasseurs Tarasconnais font donc tous les dimanches ?

Ce qu'ils font ? ils s'en vont en pleine campagne, à deux ou trois lieues de la ville. Ils se réunissent
15 par petits groupes de cinq ou six, s'allongent tranquillement à l'ombre d'un puits, d'un vieux mur, d'un olivier, tirent de leurs carniers un bon morceau de bœuf en daube, des oignons crus, un *saucissot*, quelques anchois, et commencent un déjeuner interminable,
20 ble, arrosé d'un de ces jolis vins du Rhône qui font rire et qui font chanter.

Après quoi, quand on est bien lesté, on se lève, on siffle les chiens, on arme les fusils, et on se met en chasse. C'est-à-dire que chacun de ces messieurs
25 prend sa casquette, la jette en l'air de toute sa force, et la tire au vol avec du 5, du 6 ou du 2, — selon les conventions.

Celui qui met le plus souvent dans sa casquette est proclamé roi de la chasse, et rentre le soir

e mēm triple l pri t set tæ:r], me ð n a ʔpa' ākø:r
py l aṭtæ:dr.

a l øer k il ε' mæ:m, j a ply g dø' u trwaz āraʒe
ki s aʒarn apræ lqi.

lez o:tr' ðn ð fæ loer dœ:j, e l rapid a pa:se 5
tpqi lōtā a l eta t sypærstisjō lōkal, bjē
kø l taraskønæ swa træ pø' sypærstisjø t sa naty:r
e ʔ i mǣ:ʒ' lez irōdæl ā salmi, kāt il ā tru:v.

ʔa sa m ʔdi:re vu, pʒiskø l ʒibje ε si ra:r' /
a taraskō\, kaskø le ʒasœ:r taraskønæ fō dō' / 10
tu le dimǣ:f\?

sk i fō? i s ā vō' ā plæn kǣpan\, a dø'
u trwa ljø' d la vil. i s reynis par pøti grup'
dø sē:k u sis, s alō:ʒ trākilmā a l ð:b d æ pqi,
d æ vjø my:r, d æn ølivje, tīr' dæ lœr karnje 15
æ bō mørso d bæf ā do:b, dez ænō kry, æ sosiso,
kæʒz āʒwa, e kōmǣ:s æ deʒœne ʔterminabl, aro:ze
d æ t se ʒœli vē dy ro:n' ki fō ri:r' e ki fō ʒāte.

apræ kwa, kāt ðn ε bjē læste, ð s læ:v, ð siflæ
le ʒjē, ðn arm' le fyzi, e ð s mæ ā ʒas. 20
studi:r kō ʒakœ t se mesjø præ sa kasket,
la ʒæt ā l æ:r' dæ tut sa førs, e la tīr' o vøl'
avæk dy sē:k, dy sis, u dy dæ, slō le kōvǣsjō.

sqi ki mē' l ply suvā dā sa kasket
ε proklæme rwa d la ʒas, e rǣ:trø l swa:r' 25

en triomphateur à Tarascon, la casquette criblée au bout du fusil, au milieu des aboiements et des fanfares.

Inutile de vous dire qu'il se fait dans la ville un grand commerce de casquettes de chasse. Il y a même
5 des chapeliers qui vendent des casquettes trouées et déchirées d'avance, à l'usage des maladroits; mais on ne connaît guère que Bézuquet, le pharmacien, qui leur en achète. C'est déshonorant!

Comme chasseur de casquettes, Tartarin de Ta-
10 rascon n'avait pas son pareil.

DAUDET, *Aventures de Tartarin.*

L'enlèvement de la redoute.

La lune se leva derrière la redoute de Cheverino, située à deux portées de canon de notre bivouac.
15 Elle était large et rouge comme cela est ordinaire à son lever; mais ce soir elle me parut d'une grandeur extraordinaire. Pendant un instant la redoute se détacha en noir sur le disque élatant de la lune: elle ressemblait au cône d'un volcan au moment de
20 l'éruption.

Un vieux soldat auprès de qui je me trouvais, remarqua la couleur de la lune. »Elle est bien rouge«, dit il; »c'est signe qu'il en coûtera bon pour l'avoir, cette fameuse redoute!« J'ai toujours été superstitieux,
25 et cet augure, dans ce moment surtout, m'affecta. Je me couchai, mais je ne pus dormir; je me levai, et je marchai quelque tems regardant l'immense ligne

ã triðfatœ:r a taraskõ, la kasket krible o bu dy fyzi,
o miljœ dez abwajmã e de fãfa:r.

inytil dœ vu dir' k i s fe dã la vil' œ grã kœmers
dœ kasket dœ fas/. j a mœ:m' de fapølje ki va:d
de kasket true e defire davã:s a l yza:ž 5
de maladrwœ\; me õ n kœnœ gœ:r' kœ bezykœ\
l farmasjẽ/ ki lœr ãn afet. s œ dezonœrã\!

kœm fasœ:r dœ kasket, tartarẽ t taraskõ n avœ pa'
sõ parœ:j.

do:dœ, avãty:rr dœ tartarẽ. 10

l ãlœvmã d la rdut.

la lyn sœ lva' dœrjœ:r la rdut' dœ fevrino, sitqe
a dœ porte d kanõ d not bivwak. el ete larž'
e ru:ž' kœm s œt œrdinœ:r a sõ lve; me s swa:r'/
el mœ pary d yn grãdœ:r œstrœrdinœ:r. pãnã 15
œn œstœ la rdut' sœ detafa ã nwa:r' sy l disk eklatã
d la lyn : œ rsãble o ko:n d œ vœlkã o mœmã
d l erypsjõ.

「œ vjœ solda\ oprœ t ki žœ m tru:vœ/ rmarka
la xulœ:r dœ la lyn. el œ bjẽ ru:ž'/ dit i\; 20
s œ sin' k il ã kutra bõ'/ pur l avwa:r\
set famœ:z rœdut\! ž e tuž:r ete sypœrstisjœ\
e st ogy:r, dã s mœmã syrty, m afœkta.
žœ m kufe, me žœ n py' dœrmi:r/; ž mœ lve,
e ž marfe kœk tã, rœgardã l immã:s lin 25

de feu qui couvrait les hauteurs au-delà du village de Cheverino.

Lorsque je crus que l'air frais et piquant de la nuit avait assez rafraîchi mon sang, je revins auprès
5 du feu; je m'enveloppai soigneusement de mon manteau, et je fermai les yeux, espérant ne pas les ouvrir avant le jour. Mais le sommeil me tint rigueur. Insensiblement mes pensées prenaient une teinte lugubre. Je me disais que je n'avais pas un ami parmi les
10 cent mille hommes qui couvraient la plaine. Si j'étais blessé, je serais dans un hôpital, traité sans égards par des chirurgiens ignorants. Ce que j'avais entendu dire des opérations chirurgicales me revint à la mémoire. Mon cœur battait avec violence, et machina-
15 lement je disposais comme une espèce de cuirasse le mouchoir et le portefeuille que j'avais sur la poitrine. La fatigue m'accablait, je m'assoupissais à chaque instant, et à chaque instant quelque pensée sinistre se reproduisait avec plus de force et me réveillait en sursaut.
20 Cependant la fatigue l'avait emporté, et quand on battit la diane j'étais tout-à-fait endormi. Nous nous mîmes en bataille, on fit l'appel, puis on remit les armes en faisceaux, et tout annonçait que nous allions passer une journée tranquille.
25 Vers les trois heures un aide-de-camp arriva, apportant un ordre. On nous fit reprendre les armes; nos tirailleurs se répandirent dans la plaine; nous les suivîmes lentement, et au bout de vingt minutes nous vîmes tous les avant-postes des Russes se replier et
30 rentrer dans la redoute.

də fə' ki kuvrə le hotœ:r odla dy vila:ʒ
də fevrino.

lorskə ʃ kry' k l ɛ:r frɛ' e pikā d la nuɪ'
avɛt ase rafre:ʃi mō sā/ ʒə rvɛ' oprɛ dy fə\;
ʒ m āvləpə swanəzmā d mō mātō, e ʃ fɛrme lez jə, 5
ɛspɛrā n pa lez uvri:r avā l ʒu:r. me l sɔmɛ:j/
mɔ tɛ rigœ:r. ɛsāsiblɛmō me pāse prɔnɛ yn tɛ:t
lygybr/. ʒə m dize kə ʒ n avɛ pa' ɔn ami
parmi le sā mil ɔm' ki kuvrə la plɛn/.
si ʒ etɛ blɛse/ ʃ srɛ dāz ɔn ɔpital\, trɛ:tɛ 10
sɛz egar par de ʃiryɾʒjɛ inɔrā. skə ʒ avɛ
ɔtādy di:r' dez ɔperasjō ʃiryɾʒikal mɔ rvɛ'
a la memwar. mō kœ:r' batɛ avɛk vjɔlā:s,
e mɔʃinalmā ʒ dispoze kɔm yn ɛspɛs də kuɪras
lə muʃwar e l pɔrtɔfœ:j kə ʒ avɛ syr la pwatrin. 15
la fatig m akɑ:blɛ/ ʒ m asupisɛ a ʃak ɛstā,
e a ʃak ɛstā kɛk pāse sinistra s rɛprɔdqi:zɛ
avɛk ply d fɔrs' e m revɛʒɛ ā syrso.

spādā la fatig l avɛt āpɔrtɛ\, e kāt ɔ bati
lə dʒan/ ʒ etɛ tutafɛ ādɔrmi. nu nu mim' 20
ā batɑ:j, ɔ fi l apɛl, pɪi ɔ rmi lez arm' ā fɛso,
e tu anɔsɛ k nuz aljō pɑ:sɛ yn ʒurne trā:kil.

vɛr le trwaz œ:r'/ ɔn ɛddɔkā ariva, apɔrtā
ɔn ɔrdɪ. ɔ nu fi rprā:d lez arm\; no tirɑ:jœ:r
s rɛpādi:r dā la plɛn; nu le sɪvivim lātma, e o bu 25
d vɛ minyt nu vim' tu lez avāpɔs de rys' sɛ rplie
e rātre dā la rdut.

Un corps d'artillerie vint s'établir à notre droite, un autre à notre gauche, mais tous les deux bien en avant de nous. Ils commencèrent un feu très vif sur l'ennemi, qui riposta énergiquement, et bientôt la
5 redoute de Cheverino disparut sous des nuages épais de fumée.

Notre régiment était presque à couvert du feu des Russes par un pli du terrain. Leurs boulets, rares d'ailleurs pour nous, car ils tiraient de préférence sur
10 nos canoniers, passaient au dessus de nos têtes, ou tout au plus nous envoyaient de la terre et des petites pierres.

Aussitôt que l'ordre de marcher en avant eut été donné, mon capitaine me regarda avec une attention
15 qui m'obligea à passer deux ou trois fois la main sur ma jeune moustache d'un air aussi dégagé qu'il me fut possible. Au reste, je n'avais pas peur, et la seule crainte que j'éprouvasse, c'était que l'on s'imaginât que j'avais peur.

20 Les boulets inoffensifs contribuaient encore à me maintenir dans mon calme héroïque. Mon amour-propre me disait que je courais un grand danger, puisqu'enfin j'étais sous le feu d'une batterie. J'étais enchanté d'être si à mon aise, et je pensai au plaisir de raconter
25 la prise de Cheverino dans le salon de Madame de Saint-Luxan, rue de Provence.

Le colonel passa devant notre compagnie; il m'adressa la parole: «Eh bien! vous allez en voir de grises, pour votre début». Je souris d'un air tout-à-
30 fait martial, en brossant la manche de mon habit,

œ kœ:r' d artijri vĕ s etablir a nœt drwat,
 œn o:tr a nœt go:f, me tu le dœ' bjĕn' ān avā d nu.
 i kœmāse:r œ fœ trœ vif' syr l ĕnmi, ki ripœsta
 enērġikmā, e bjĕto la rdut dœ fevrino disparŷ
 œu de nŷa:ŷ epœ t fyne.

5

nœt režimā ete prœsk a kuvær dy fœ de rys'
 par œ pli' dy terĕ. lœr bulē, ra:r' dajœ:r
 pur nu, lkar i ti:rœ t preferā:s syr no kanœnje/
 pœ:sē otsy d no tœ:t\ u tut o plys nuz āvwajē
 d la tœ:r' e de ptit pjœ:r —.

10

osito k l œrd' dœ marŷe ān avā yt ete dœne,
 inō kapiten mœ rgarda avēk yn atāsjō ki m œbliŷa
 œ pœ:sē dœ u trwœ fwa la mĕ' syr ma ŷœn mustaf
 d œn œ:r' ōsi degaŷe k i m fy pœsibl. o rœst,
 ŷ avē pœ pœ:r, e la sœl krĕ:t' kœ ŷ epruvas/ s ete 15
 k ō s imāŷina g ŷ avē pœ:r.

le bulē inœfāsif kōtribŷe ākœ:r a m mĕtni:r
 dā mō kalm' erœik. mōn amurprœp mœ dizē
 kœ f kure œ grā dāŷe/ pŷisk āfĕ\ lŷ ete su l fœ 20
 d yn batri —. ŷ ete āŷāte d œ:t si' a mōn œ:z,
 e f pœ:sē o plezi:r dœ rakōte la pri:z dœ fevrino
 dā l salō d mam dœ sē lyksā, ry t prœvā:s.

lœ kolœnel pœ:sa dvā nœt kōpani; i
 in adrœsa la parœl: e bjĕ'/ vz ale 25
 ā wa:r dœ gri:z/ pur vœd deby. f suri d œn œ:r
 tutafē marsjal, ā brœsā la mā:ŷ' dœ mōn abi,

sur laquelle un boulet, tombé à trente pas de moi, avait envoyé un peu de poussière.

Il paraît que les Russes s'aperçurent du peu d'effet de leurs boulets, car ils les remplacèrent par des obus, 5 qui pouvaient plus facilement nous atteindre dans le creux où nous étions postés.

Un assez gros éclat m'enleva mon shako, et tua un homme auprès de moi. »Je vous fais mon compliment«, me dit le capitaine, comme je venais de 10 ramasser mon shako; »vous en voilà quitte pour la journée«. Je connaissais cette superstition militaire. Je remis fièrement mon shako. »C'est faire saluer les gens sans cérémonie«, dis-je aussi gaîment que je pus. Cette mauvaise plaisanterie, vu la circonstance, 15 parut excellente. »Je vous félicite«, reprit le capitaine. »Vous n'aurez rien de plus, et vous commanderez une compagnie ce soir; car je sens bien que le four chauffe pour moi. Toutes les fois que j'ai été blessé, l'officier auprès de moi a reçu quelque balle morte; et«, 20 ajouta-t-il d'un ton plus bas et presque honteux, »leurs noms commençaient toujours par un P«.

Je fis l'esprit fort; bien des gens auraient fait comme moi; bien des gens auraient été, aussi bien que moi, frappés de ces paroles prophétiques. Cons- 25 crit comme que l'étais, je sentais que je ne pouvais confier mes sentiments à personne, et que je devais toujours paraître froidement intrépide.

Au bout d'une demi-heure, le feu des Russes diminua sensiblement; alors nous sortîmes de notre 30 couvert pour marcher sur la redoute.

syr lakel ðe bulē, tðbe a trā:t pa d mwa,
 avet āvwaje ðe pø t pusjæ:r.
 i parē k le rys' s apersy:r dy pø d efē
 d lær bulē, kar i le rāplasæ:r par dez o:by:s,
 ki puve ply fasilmā nuz at:ēd dā l krø' 3
 u nuz etjð poste.

 ðen ase groz' ekla m ālva mð fako,
 e tja ðen om' oprē d mwa. fe mð kðplimā/
 m di l kapiten\, kōm ʒə vnē d ramā:se mð fako;
 vuz ā vla kit' pur la ʒurne/. [ʃ kōnæ:sē 10
 s:t syperstisjð militæ:r]. ʒə rmi fjæ:rmā mð fako.
 [s æ fēr salqe le ʒā' sā seremōni/ [di: ʒ osi gemā
 kə ʃ py. sət mōvæ:s plezātri, vy' la sirkōstā:s,
 pary ekselā:t/. felisit/ [rəpri l kapiten :
 vu n øre rjē t plys, e vu kōmādre yn kðpani 15
 s 'swa:r; kar ʃ sā bjē kə l fu:r fo:f/ pur mwa.
 tut le fwa g ʒ e ete blæse, l ofisje oprē d mwa
 a rsy kæg bal mōrt\; e, [aʒutat i d ðe tð ply ba'
 e prækə hōtø, lær nð' kōmāšē tuʒu:r par ðe pe.

 ʃ fi' l əspri fō:r; bjē de ʒā' ørē fē kōm mwa; 20
 kbjē de ʒā' ørēt ete, osi bjē k mwa, frape
 t se parəl prōfetik. kōskri kōm ʒ l etē, ʃ sātē
 g ʒə n puve kðfje me sātīmā a pərsøn, e kə ʒ deve
 tuʒu:r paræt frwad'mā ətrepid.

 o bu' d yn dēmi æ:r, lə fə de rys' diminqa 25
 sāsiblēm~; alō:r nu sortim də nōt kuve:r pur marfe
 syr la rdut.

Notre régiment était composé de trois bataillons. Le deuxième fut chargé de tourner la redoute du côté de la gorge; les deux autres devaient donner l'assaut. J'étais dans le troisième bataillon.

5 En sortant de derrière l'espèce d'épaulement qui nous avait protégés, nous fûmes reçus par plusieurs décharges de mousqueterie qui ne firent que peu de mal dans nos rangs. Le sifflement des balles me surprit: souvent je tournais la tête, et je m'attirai ainsi
10 quelques plaisanteries de la part de mes camarades, plus familiarisés avec ce bruit. »A tout prendre«, me dis-je, »une bataille n'est pas une chose si terrible«. —

Nous avançons au pas de course, précédés de tirailleurs. Tout à coup les Russes poussèrent trois
15 hourras, trois hourras distincts, et restèrent silencieux et sans tirer. »Je n'aime pas ce silence«, dit mon capitaine, »cela ne présage rien de bon«. Je trouvais que nos gens étaient un peu trop bruyants, et je ne pus m'empêcher de faire intérieurement la comparaison
20 de leurs clameurs tumultueuses avec le silence imposant de l'ennemi.

Nous parvînmes rapidement au pied de la redoute; les palissades avaient été brisées, et la terre bouleversée par nos boulets. Les soldats s'élancèrent sur ces ruines
25 nouvelles, avec des cris de »Vive l'Empereur« plus forts qu'on ne l'aurait attendu de gens qui avaient déjà tant crié.

Je levai les yeux, et jamais je n'oublierai le spectacle que je vis. La plus grande partie de la fumée
30 s'était élevée et restait suspendue comme un dais

nət režimā etē kōpoze t trwa batajō. lə
de:zjəm fy farge t turne la rdut' dy kote d la gōr; ;
le dōz o:t' dāve dōne l aso. 5 etē dā l trwazjəm
batajō.

ā sōrtā d dərjər l ɛspəs d epō:lmā ki nuz avē 5
prōtē;gē, nu fym rəsy par plyzjær defar; ;
də muskətri ki n fir kə pə d mal' dā no rā. lə
siflōmā de bal' mē syrprī\; suvā f turne la tē:t,
e ɛ m atirē ɛsi kək plēzōtri d la pa:r dō
mē kamarad, ply familjarize avēk sē brqi. 10
a tu prā:d' / mē di:ɣ\, yn bata:j n ɛ pa yn fo:z'
si ɛeribl.

nuz avāsjō o pa t kurs, presede t tirəjær.
tutaku, le rys' pusær trwa hura, trwa hura
distē:kt, e rēstær silāsjō e sā ti:re. 5 ɛ:m pa' 15
s silā:s / di mō kapitē\; sa n preza; rjē / d bō.
f tūvə k no ɣā' etē ɔ pə' / trō bryjā, e ɣə n py
m ɔpə:fe t fər ɛtərjərmā la kōparē:zō d lər klamær
tyrəyltqə:z avēk lə silā:s ɛpō:zā d l ɛnmi.

nu parvēm rapidmā o pje d la rdut; 20
le ɔalisad avēt ete bri:ze e la tær' bulvərse
par no bulē. le sōlda s elāšær syr se rqi'n' nuvəl,
avəg de kri' d vi:v l āprær ply fər' k ō n l ɔrēt
atādy d ɣā' kj avē deɣa tā kriē /.

ɣə lve lez jə, e ɣamē 5 n ublire 25
lə ɛpəktak kə ɣ vi. la ply grā:t parti d la fyne
s etēt elve e rēstē syspādy kōm ɔ dē'

à vingt pieds au dessus de la redoute. Au travers d'une vapeur bleuâtre on apercevait derrière leur parapet à demi détruit les grenadiers Russes, l'arme haute, immobiles comme des statues. Je crois voir encore chaque
5 soldat, l'œil gauche attaché sur nous, le droit caché par le fusil élevé. Dans une embrasure à quelques pieds de nous, un homme tenant un boute-feu était auprès d'un canon.

Je frissonnai, et je crus que ma dernière heure
10 était venue. »Voilà la danse qui va commencer«, s'écria mon capitaine, »bonsoir!« Ce furent les dernières paroles que je lui entendis prononcer.

Un roulement de tambour retentit dans la redoute. Je vis se baisser tous les fusils. Je fermai les yeux,
15 et j'entendis un fracas épouvantable, suivi de cris et de gémissements. J'ouvris les yeux, surpris de me trouver encor au monde. La redoute était de nouveau enveloppée de fumée. J'étais entouré de blessés et de morts. Mon capitaine était étendu à mes pieds : sa
20 tête avait été broyée par un boulet, et j'étais couvert de sa cervelle et de son sang. De toute ma compagnie, il ne restait debout que six hommes et moi.

A ce carnage succéda un moment de stupeur. Le colonel, mettant son chapeau au bout de son
25 épée, gravit le premier le parapet en criant »Vive l'empereur«. Il fut suivi aussitôt de tous les survivants. Je n'ai presque plus de souvenir net de ce qui suivit. Nous entrâmes dans la redoute, je ne sais comment. On se battit corps à corps au milieu d'une
30 fumée si épaisse que l'on ne pouvait se voir. Je crois

a vê pje' - otsy d la rdut. o travær d yn vapær
bleæ:tr, ðn apersæve dærjær lær parape a dmi detru
le grænadje rys, l arm' ho:t', imobil kôm de staty.
f krwa vwa:r ãkø:r/ fak sôlda, l œj go:f' atafe
synu, læ drwa' kafe par læ fyzi elve. 5
dã yn âbrazy:r a kæk pje d nu, œn œm' tãnãt
œ outfœ etæt opræ d œ kanð.

f frisone, e f kry' k ma dærnjær œ:r' etæ vny.
vla la dã:s' ki va kmãse/ s ekria mð kapitæn\,
f bôswa:r\! sæ fy:r' le dærnjær parøl kœ ʒ lqi ãtãdi 10
prãnðse.

œ ru:lmã t tãbu:r rætãti dã la rdut. ʒ
vi s be:se tu le fyzi/. f færmæ lez jœ, e ʒ ãtãdi
œ iraka epuvãtabl, sqivi t kri' e d ʒemismã.
ʒ uvri lez jœ, syrpri dæ m truve ãkø:r o mð:d/. 15
la rdut' etæ d nuvo ãvløpe t fyme —. ʒ etæ
ãtu:re d blæse e d mœ:r. mð kapitæn etæt etãdy
a me pje: sa tæ:t' avæt ete brwaje par œ bulæ,
e ʒ etæ kuvær dæ sa særvæl e t sð sã. dæ tut
ma kðpaxi, i n rætæ dbu' kœ si:z œm' e mwa. 20

a s karna:f sykseda œ mômã dæ stypœ:r.
læ kølønæl, metã sð ʒapo o bu t sðn epe, gra:vi
l præmje l parape, ã kriã vi:v' l ãprœ:r.
i fy sqi:vi osito t tu' le syrvivã. ʒ e prækø
ply' t suvni:r nœt' dæ ski sqi:vi. nuz ãtram 25
dã la rdut, ʒœ n se kômã/. ð s bati kørakø:r o miljœ
d yn fyme si epæs k l'ð n puvæ s vwa:r/. ʒœ krwa'

que je frappais, car mon sabre se trouva tout sanglant. Enfin j'entendis crier victoire! et la fumée diminuant, j'aperçus du sang et des morts, sous lesquels disparaissait la terre de la redoute. Les canons surtout
5 étaient encombrés sous des tas de cadavres. Environ deux cents hommes debout, en uniforme français, étaient groupés sans ordre, les uns chargeant leurs fusils, les autres essuyant leurs bayonettes: onze prisonniers Russes étaient avec eux.

10 Le colonel était renversé tout sanglant, sur un caisson brisé, près de la gorge. Quelques soldats s'empressaient autour de lui; je m'approchai. »Où est le plus ancien capitaine?« demanda-t-il à un sergent. Le sergent haussa les épaules d'une manière très ex-
15 pressive. »Et le plus ancien lieutenant?« — Voici monsieur qui est arrivé d'hier«, dit le sergent d'un ton tout-à-fait calme. Le colonel sourit amèrement: »Allons, Monsieur«, me dit-il, »vous commandez en chef: faites promptement fortifier la gorge de la re-
20 doute avec ces chariots, car l'ennemi est en force; mais le général va vous faire soutenir«. «Colonel«, lui dis-je, »vous êtes grièvement blessé?« »Flambé, mon cher; mais la redoute est prise«.

MÉRIMÉE.

kø f frapē, kar mō sā:b sō tru:va tu sāglā —.
 āfē 5 ātōdi krie viktwa:r/! e la fyne diminūā,
 5 apersy dy sā' e de mō:r, su lekēl disparēsē
 la tēr' dē la rdut/. le kanō syrtu etēt ākōbre
 su dē tā' t kadā:vr. āvirō dē sāz om' dēbu, 5
 ān ynifōrm frāsē, etē grupe sāz ōdr, lez ē'
 farzā lēr fyzi, lez o:tr' esqijā lēr bajonet; ō:z'
 priznje rys' etēt avēk ø.

lō kōlōnēl etē rāverse tu sāglā, syr ōē kē:sō
 bri:ze, prē d la gōr5. kēk solda s āprēsē 10
 otur dē lqi; 5 m aprōfe. 「w ē' l plyz āsjē
 kapiten?」 dēmādat i a ōē sēr5ā/. lō sēr5ā
 ho:sa lez epō:l d yn manjēr trēz espresiv.
 「e l plyz āsjē ljōtnā?」. wasi mōē'sjō kj et arive
 d iē:/ di l sēr5ū d ōē tō' t tafē kalm. 15
 [lō kōlōnēl suri amē:rmā]. alō/ mōesjō\ m dit i\,
 vu kōmāde/ ā fēf\; fēt prō:tmā fōrtifje la gōr5'
 dē la rdut' avēk se farjo, kar l ēnmi et ā fōrs;
 me l 5eneral va vu fēr sutni:r. kōlōnēl/ lqi di:5\
 vuz et grievmā blēse/. futy/ mō fēr\ 20
 me la rdut ē pri:z.

merime.

Le Français en Amérique.

Je tournai la tête vers le jour : horreur ! Mes cheveux se hérissèrent, je n'eus même pas la force de crier.

5 En face de moi, souriant et dansant, était un nègre avec des dents comme des touches de piano, et deux énormes lèvres rouges qui lui cachaient le nez et le menton. Tout habillé de blanc, comme s'il eût craint de ne pas paraître assez noir, l'animal s'approchait de
10 moi en remuant sa tête crépue, en roulant de gros yeux.

» Massa bien dormi, chantait-il, Zambo bien content«.

Pour chasser ce cauchemar, je fermai les yeux ; le
15 cœur me battait à me rompre la poitrine ; quand j'osai regarder, j'étais seul. Sauter à bas du lit, courir à la fenêtre, me toucher les bras et la tête, ce fut l'affaire d'un instant. En face de moi, une série de petites maisons, rangées comme des capucins de cartes, trois
20 imprimeries, six journaux, des affiches partout, l'eau gaspillée débordant dans les ruisseaux. Dans la rue, des gens affairés, silencieux, courant les mains dans leurs poches, sans doute pour y cacher des révolvers ; point de bruit, point de cris, point de flâneurs, point
25 de cigares, point de cafés, et aussi loin que portait ma vue, pas un sergent de ville, pas un gendarme. C'en était fait ! J'étais en Amérique, inconnu, seul, dans un pays sans gouvernement, sans lois, sans police,

le frã:sẽ ãn amerik.

ʒø turne la tɛ:t vɛr lə ʒu:r\ : ɭrø:r! me ʃvø
sø herisær/ ʒ n y mɛ:m pɑ la fɔrs' də krie.

ãfas də mwa, surjã e dãsã, etet ò nɛ:gr
avøk de dã' kòm de tuf' də pjano, e dɔz enɔrmø 5
lɛ:vɾø ru:ʒ' ki lɥi kafẽ l nɛ' e l mâtõ. tut abije d blã,
kòm si il y krẽ' də n pɑ parɛ:tr ase nwa:r, l animal
s aprɔʃɛ d mwa' ã rmqã' sa tɛ:t krepy, ã ru:lã
de groz jø.

masa bjẽ dɔrmi/ ʃãtet i\, zãbo bjẽ kõtã/. 10

pur ʃase s kɔʃma:r/ ʒø fɛrme lez jø\; lə kœ:r
mø batè a m rð:p' la pwatrin. kã ʒ o:ze rgarde,
ʒ etɛ soel. so:te a ba dy li, kuri:r a la fnɛ:tr,
inø tufɛ le bra' e la tɛ:t, sø fy l afɛ:r d òn ẽstã.
ãfas də mwa, yn seri də ptit mɛ:zð, rã:ʒe 15
kòm de kapysẽ t kart, trwaz' ẽprimri, si' ʒurno,
dez afiʃ partu, l o' gaspije debɔrdã dã le rɥiso.
dã la ry, de ʒã' afɛ:re, silãsjø, kurã le mẽ
dã lœr pɔʃ, sã dut' pur i kafe de revolvɛ:r;
pwẽ d brɥi, pwẽ t kri, pwẽ t fla:nœ:r, pwẽ t siga:r, 20
pwẽ t kafe, e osi lwẽ' k portɛ ma vy, pɑ'
ò sɛrʒã d vil, pɑ' ò ʒãdarm. s ãn etɛ fɛ!
ʒ etɛ ãn amerik, ẽkɔny, soel, dãz ò pei
sã guvɛrnãmã, sã lwa, sãz arme, sã pølis,

au milieu d'un peuple sauvage, violent et cupide. J'étais perdu!

Plus abandonné, plus désolé que Robinson après son naufrage, je me laissai tomber dans un fauteuil, 5 qui aussitôt se mit à danser sous moi. Je me levai tout tremblant. »Soyons homme, m'écriai-je, j'ai une famille et le nom français à soutenir. Il faut reprendre sur mes sens l'empire qui m'échappe. C'est l'adversité qui fait les héros!«

10 Je voulais appeler: pas de sonnette; j'aperçus un bouton de cuivre que je poussai à tout hasard. Soudain parut Zambo, comme un de ces diables qui sortent d'une boîte, et tirent la langue en saluant.

»Du feu, m'écriai-je, apportez-moi du feu, je 15 veux un grand feu dans la cheminée!«

»Massa n'a donc pas d'allumettes«, dit Zambo en me montrant un briquet placé sur la cheminée. »Massa ne peut donc pas se baisser«, ajouta-t-il d'un ton ironique. Puis, tournant une vis au bas de la cheminée, 20 et passant une allumette sur la buche de fonte, il en fit jaillir mille langues de flammes.

»Est-il permis, s'écria-t-il en sortant, de déranger pauvre nègre qui prend le soleil?«

»Peuple sauvage«, murmurai-je en approchant du 25 feu et en m'y ranimant à cette chaleur douce et égale, »peuple sauvage, qui n'a ni pelles, ni pincettes, ni soufflet, ni charbon, ni fumée; peuple barbare qui ne connaît même pas le plaisir de tisonner! Tourner un robinet pour allumer, éteindre ou régler son 30 feu, c'est bien l'œuvre d'une race sans poésie,

o miljə d æ pœplə sova:ʒ, vjəłā e kypid/.
ʒ etə pærdy.

plyz abā:dəne, ply də'zəle k rəbēsð aprə sð nofra:ʒ,
ʒə m le:se tð:be dāz æ fə:tæ:j, kj osito s mi a dā:'se
su mwa. ʒ mə lvé tu trāblā. swajðz əm'/ 5
m ekriə:ʒ\, ʒ e yn fami:j\ e l nð frā:sə a sutni:r.
i fə rprā:t syr me sã:s' l ā:pi:r ki m efap.
s e l advərsite ki fe le hero\!

ʒ vule aple\ : pa t sənət\, ʒ apərsy
æ butð t kqi:f kə ʃ puse a tu hazar:r. sudē 10
pary zā:bo, kəm æ t se djæ:p' ki sərd d yn bwa:t'/
e vir la lā:g' ā salqā.

du fə'/ l m ekriə:ʒ\, apərtə mwa dy fə,
ʒ və æ 'grā' fə dā la fmine\!

masa n a dð pa d alymæt/ l di zā:bo ā m mðtrā 15
æ brike plase syr la fmine. masa pə dð pa
s be:'se/ l aʒutat i d æ tð irənik. pqi,
turnā yn vis' o ba d la fmine, e pa:sā yn alymæt
syr la byʒ də fð:t, il ā fi ʒajir mil lā:g də flæ:m.

t i permi/ l s ekriat-i. ā sərtā\ d derā:ʒe 20
pəv nek ki prā l sələ:j\?

pœplə 'so:'va:ʒ\ l myrmyrə:ʒ ān aprəʃā dy fə'
e ā m ranimā a sət ʃælər dus' e egal, pœplə
'so:'va:ʃ\ ki n a ni pəl'/ ni pēsət/ ni sufflə/ ni ʃarbð/
ni fyne; pœplə barba:r, ki n kənə məm pa' l ple:zi:r 25
də tizəne\! turne æ rəbine pur alyme/ etā:dr
u rəgle sð fə, s e bjē l æ:vrə d yn ras' sā pœzi,

qui ne donne rien à l'imprévu et qui a peur de perdre une minute, parce que le tems, c'est de l'argent!«

Une fois réchauffé, je songeai à ma toilette. J'avais devant moi une table d'acajou, surchargée de
5 têtes de cygne en cuivre et d'autres ornements de mauvais goût, mais garnie de ces fayences anglaises qui réjouissent les yeux par la richesse de la couleur et du dessin. Il y avait sur cette table, et à profusion, brosses, éponges, savons, vinaigres, pommades,
10 etc., mais pas une goutte d'eau. Je repoussai le bouton, Zambo reparut, plus maussade qu'au départ.

»De l'eau chaude et de l'eau froide pour ma toilette; vite, je suis pressé«.

»C'est trop fort«, s'écria Zambo; »Massa ne peut
15 pas tourner le robinet d'eau froide et le robinet d'eau chaude qui sont là dans le coin? Parole d'honneur, c'est à donner congé; je ne peux pas continuer à servir un maître qui n'y voit pas clair«. Et il sortit en me jetant la porte au nez.

20 »De l'eau chaude à toute heure, et partout, c'est commode«, pensai-je; »mais c'est l'invention d'un peuple qui ne songe qu'à son confort; Dieu merci, nous n'en sommes pas là. Il se passera un siècle ou deux avant que la noble France descende à cette recherche de la
25 mollesse, à cette propreté efféminée«.

Rien ne rafraîchit les idées comme de se faire la barbe. Après m'être rasé, je me trouvai un tout autre homme. »Si je prenais un bain, pensai-je, j'achèverais de me calmer«.

30 Je sonnai; Zambo reparut, la figure renversée.

ki n dōn rjē' a l ēprevy/ e kj a pœ:r' dā pædr
yn minyt, paskə l tã'/ s ε d l aržã\!

yn fwa' refose, f sðze a ma twalet. z ave dvã mwa'
yn tab d akažu syrjarze t tət dā sin' ã ku:vr'
e d o:dz ɔrnəmã d mœve gu, me garni t se fajã:s 5
ãgle:s ki režwis lez jø' par la rifes dā la kulœ:r
e dy desē. i j ave syr set tabl, e a prōfyzjð, brəs,
eřð:ž, savð, vine:gr, pomad, etsetera, me pa'
yn gud d o —. žə rpuse l butð, zã:bo rpary,
ply mo:sat k o depa:r. 10

「d l o fo:d' e d l o frwat' pur ma twalet; vit,
f suji pre:se.

s ε 「trə fœ:r\ l s ekria zã:bo\; 「masa
pe pa turne l rəbine d o frwad' e l rəbine
d o fo:d' ki sð la' dā l kwē? parəl d ɔnœ:r, 15
t a dōne 「kð:žē\, f pə pa kðtinqe a sœvi:r
œ mæt' ki n i vwa pa klær/. e i serti ã mē ftč'
la pørt o ne.

d l o fo:d' a tut œ:r'/ e partu/ s ε kōmød/
lpãse: ž\; me s ε l ēvãsjð d œ pœp' ki n sð:f' 20
k a sð kðfœ:r; djə mœrsi, nu n ã sœm pa lah.
i s pa:sra œ sjekl u dœ'/ avã k la nœblə frã:s' desã:d
a set rəferf dā la mœles, a set prōpræte efemine.

rjē' n rafreſi lez ide kōm dā s fœ:r la barb.
apræ m et ræ:ze, žə m tru:ve/ œ tut o:tr œm. 25
si f prœnə œ bē'/ lpãse: ž\, ž aſevrē
dē m kalme.

f sœne\; l zã:bo rpary, la figy:r rãvērse.

»Mon ami, où y a-t-il un établissement de bains dans la ville? Montrez-moi le chemin«.

»Un établissement de bains, Massa,« dit-il; »et pourquoi faire?«

5 Je haussai les épaules. »Imbécile, pour se baigner, apparamment«.

»Massa veut prendre un bain,« dit Zambo en me regardant avec une surprise mêlée d'effroi; »c'est pour cela que Massa me fait venir du fond du jardin?«

10 »Sans doute«.

»C'est trop fort«, cria le nègre en se tirant une poignée de cheveux. »Comment! il y a une salle de bain à côté de chaque chambre à coucher, et Massa fait monter Zambo pour lui dire: mon ami, où peut
15 on se baigner? On ne se moque pas ainsi d'un Américain«.

Et poussant une petite porte cachée sous la tenture, le nègre me fit entrer dans un élégant cabinet, où était une baignoire de marbre blanc.

20 »Allons, Zambo«, chantait-il d'un ton furieux et comique, »tourne robinet pour Massa; robinet d'eau froide, robinet d'eau chaude; brasse le bain, mets le linge à chauffer dans la case; fais la nourrice, Zambo, Massa ne sait pas se servir de ses mains«.

25 Je n'avais qu'à me taire, je laissai Zambo exhiler sa furie, et ne voulus pas voir qu'il me tirait la langue; mais je maudis tout bas ces horribles maisons Américaines, demeures insociables, vraies prisons dont on ne peut sortir, puisqu'on y trouve sous la
30 main tout ce qu'à Paris nous avons le plaisir d'aller

mōn ami, u j at i òe etablismā d bē' \ dā la vil?
mōtre mwa l fəmə.

òen etablismā d bē' / masa \ [dit i]
e purkwa fə:r?

[ʒə ho:se lez epo:l. [besil] pur s bəne/ s
aparamā.

masa vø prā:dr æ bē' / [di zō:bo ā mə rgardā
avək yn syrpriz mē:le d efrwa] s ε pur sa'
k masa m fe vni:r dy fō dy ʒardē?

sā dut/.

10

s ε [trə fə:r' \ [kria l nē:gr' ā s ti:rā
yn pwane t fəvø. kōmā \ ! j a yn sal de bē'
a kote t fak fā:br a kufe, e masa fe mō:te zā:bo
pur lqi di:r, mōn ami, u pət ō z bəne? ō n sə mək
pa ēsi d òen amerikē / !

15

e pusā yn pətīt pərt' kafe su la tāty:r,
lə nē:grə m fi ātre daz òen elegā kabine, w etēt
yn bənwa:r də marbrə blā.

alō \ zā:bo \ [fātēt i d òe tō fyrjə e kōmik],
tūrn' rəbine pur masa \ ; rəbine d o frwad \ , rəbine 20
d o fo:d \ ; bras' lə bē \ , mē l lē:ʒ' a fo:fe
dā la kə:z \ ; fē' la nuris \ zā:bo; masa n
sə pa s sərvi:r də se mē.

ʒ n avē k a m tē:r, ʒ le:se zā:bo egzale sa fy:ri,
e n vuly pa vwa:r' k i m ti:rē la lā:g; me ʒ mo:di 25
t1 bā \ sez ōriblə mē:zō amerikē, dāmæ:r ēsəsjabl,
vrē [pri:'zō] dōt ō n pə sərti:r, pɥisk ōn i tru:f'
s1 la mē' tu' s k a pa:ri nuz avō l ple:zi:r d ale

chercher hors de chez nous, chèrement il est vrai, mais fort loin.

LABOULAYE, *Paris en Amérique.*

L'orgueil guéri.

5 Un souverain de l'Orient, célèbre par sa sagesse, recevait tous les jours des plaintes contre un de ses parents, gouverneur d'une province importante de son empire, nommé Irax. C'était un homme de haute naissance, dont le fond n'était pas mauvais, mais qui
10 était corrompu par la vanité et par la mollesse. Il souffrait rarement qu'on lui parlât et jamais qu'on osât le contredire. Les paons ne sont pas plus vains ; les tortues ont moins de paresse. Il ne respirait que la gloire et les faux plaisirs.

15 Voici comment le monarque entreprit de le corriger :

Il lui envoya un chef de musique avec douze chanteurs, vingt-quatre instrumentistes, un maître d'hôtel avec six cuisiniers, et quatre chambellans qui ne devaient pas le quitter. L'ordre du roi portait que l'étiquette suivante serait inviolablement observée ; et voici comment les choses se passèrent.

Le premier jour, dès qu'Irax fut éveillé, le maître de musique entra suivi des chanteurs et des instrumentistes ; on chanta une cantate qui dura deux heures, et de trois en trois minutes le refrain était :

fārfe lōr dō fē nu, fē:rmā il ε vrē, me
fār lwē.

labulē, pa:ri ān amerik.

l ōrgæ:j gē:ri.

ōe suvrē d l ōrjā, selēbrō par sa saʒes, rōsvē 5
tu le ʒu:r' de plē:t' kō:tr ōe t se parā, guvērnoē:r
d yn prōvē:s ēportā:d dō sōn āpi:r, nōme iraks.
s etēt ōen ōm' dō hō:t nēsā:s, dō l fō' n etē pa mōvē,
nē kj etē kōrō:py par la vanite e par la mōles.
i sufrē rā:rmā k ō lqi parla, e ʒame k ōn ō:za 10
l kōtrōdi:r. le pā' n sō pa ply vē; le tōrty/
fō mwē t parēs. i n respi:rē k la glwa:r'
e le fo ple:zi:r.

vwasi kōmā l mōnark ōtrōpri d lō kōri:ʒe.

i lqi āvwaja ōe fēf dō myzik avēk du:s fā:tōēr 15
e vētkatr ēstrymātist, ōe mēd d ōtēl avēk si:
kūzinje, e kat fābēlā ki n devē pa' l kite. —
l ōrdrē dy rwa' pōrtē k l etikēt sūi:vā:t
sēt ēvjolablēmāt ōpservē; e vwasi kōmā le fō:s'
sō pa:sē:r. 20

lō prēmje ʒu:r', dē k iraks fyt eveje, lō mēd
dō myzik ā:tra sūivi de fā:tōēr e dez ēstrymātist;
ō fā:ta yn kā:tāt ki dy:ra dō:z ē:r, e t trwa ā trwa
nūnyt lō rfrē etē:

Que son mérite est extrême!
Que de grâce! Que de grandeur!
Ah! Combien Monseigneur
Doit être content de lui-même!

5 Après l'exécution de la cantate, un chambellan lui fit une harangue de trois quarts d'heure dans laquelle on le louait expressément de toutes les bonnes qualités qui lui manquaient. La harangue finie, on le conduisit à table au son des instruments. Le dîner
10 dura trois heures. Dès qu'il ouvrait la bouche pour parler, le premier chambellan disait: »Il aura raison«. A peine avait-il prononcé quatre paroles que le second chambellan s'écriait: »Il a raison«. Les deux autres chambellans faisaient de grands éclats de rire
15 des bons mots qu'Irax avait dits, ou qu'il aurait dû dire. Après dîner on lui répéta la cantate.

Cette première journée lui parut délicieuse. Il trouva que le roi l'honorait selon ses mérites. La seconde lui parut moins agréable; la troisième fut
20 gênante; la quatrième fut insupportable; la cinquième fut un supplice.

Enfin, outré d'entendre toujours chanter: »Ah! combien Monseigneur doit être content de lui-même!« d'entendre toujours dire qu'il avait raison, d'être ha-
25 rangué tous les jours à la même heure, il écrivit à la cour pour supplier le roi qu'il daignât rappeler ses chambellans, ses musiciens, son maître d'hôtel; il promit d'être désormais moins vain et plus appliqué. Il se fit moins encenser, eut moins de fêtes,

kœ' sō merit' et ekstræ:m\!
 kœ d græ:s'\! kœ' d grādœ:r/!
 a:/ kō:bjẽ mōsænœ:r
 dwat ε:trœ kōtā' dœ lqimæ:m\!

apræ l egzekysjō d la kã:tat, œ fãbelã lqi fit 5
 yn harã:g dœ trwɑ' kar d œ:r, dã lakel' ð l lwet'
 espræsemã t tut le bœn kalite ki lqi mākæ.
 la harã:g fini, ð l kōdqi:zi a tabl' o sō'
 dez ěstrymã. 「lœ dine dyra trwaz œ:r. dε:'
 k il uvrœ la buf' pur parle/ lœ prœmje fãbelã dize, 10
 l il ora 「ræ:zō. apœn avet i prœuōse kat parœl/
 kœ l sœgō fãbelã s ekriε/: il a 「ræ:zō. le dœz o:t'
 fãbelã fœzε d grãz' ekla d ri:r' de bō mo' k iraks
 avε di, u k il œrœ dy di:r. apræ dine ð lqi repeta
 la kã:tat.

15

sæt prœmjær žurne lqi pary 「delisjœ:z.
 i truva k lœ rwa' l œnœ:rε slō se merit. la zgō:d'
 lqi pary mwẽz agreabl; la trwazjem fy zε:nã:t;
 la katriem fyt ěsyportabl; la sěkjem fyt œ syplis.

ã:fẽ, utre d ãtã:t tužur fã:te: α:\ kō:bjẽ 20
 mōsænœ:r dwat ε:trœ kō:tã d lqimæ:m/, d ãtãt
 tužur di:r' k il avε ræ:zō, e d ε:t harãge
 tu le žur' a la mæ:m œ:r, il ekriwi a la kur'
 pur syplie lœ rwa' k i dœna raple se fãbelã,
 se nyzisjẽ, sō mæd d œtεl; i prœmi d œd dezœrmε 25
 mwẽ vẽ' e plyz aplikœ. i s fi mwẽz ãsã:se, y mwẽ t fœt,

et fut plus heureux ; car, comme dit un auteur oriental :
Toujours du plaisir, ce n'est pas du plaisir.

VOLTAIRE.

La maison qui marche.

5 Charnacé avait une très longue avenue devant sa maison en Anjou ; dans cette avenue belle et parfaite était plantée une maison de paysan et son petit jardin qui s'y trouvait lorsqu'elle fut bâtie. Jamais Charnacé ni son père n'avaient pu réduire ce paysan à la
10 leur vendre, quelque avantage qu'ils lui en eussent offert ; et c'est une opiniâtreté dont quantité de propriétaires se piquent pour faire enrager des gens à la convenance et quelquefois à la nécessité desquels ils sont. Charnacé ne sachant plus qu'y faire avait laissé
15 cela depuis longtems sans en plus parler. Enfin, fatigué de cette chaumière qui lui bouchait la vue et lui ôtait tout l'agrément de son avenue, il imagina un tour de passe-passe.

Le paysan qui y demeurait et à qui elle appartenait, était tailleur de son métier, quand il trouvait à
20 l'exercer ; et il était chez lui tout seul, sans femme ni enfants. Charnacé l'envoie chercher, lui dit qu'il est demandé à la cour pour un emploi de conséquence, qu'il est pressé de s'y rendre, mais qu'il lui faut une
25 livrée. Ils font marché au comptant ; mais Charnacé stipule qu'il ne veut point se fier à ses délais, et que, moyennant quelque chose de plus, il ne veut point

e fy plyz ærø\; kar' kəm di' æn otæ:r ərjã:tal,
tuʒu:r dy plezi:r, s n ε pa' dy plezi:r.

voltæ:r.

la me:zõ ki marʃ.

farnase avet yn trε lõ:g' avny dvã sa me:zõ 5
ãn ã:ʒu. dã st avny bεl' e parfæt etε plã:te
yn me:zõ t peizã e sō pti ʒardẽ ki s j etε tru:ve
lørsk εl fy ba:ti. ʒamε/ farnase ni sō pε:r'
n avε py redqi:r sō peizã a la lœr vã:dr, kεlk
avãta:ʒ k i lqi ãn ys' æfε:r; e s et yn ɔpinjã:trôte 10
dõ kãtite t prɔprietæ:r sō pik, pur fε:r ãraʒe
de ʒã' a la kōvnuã:s e kεkfwa a la ne'sesite
dekεl i sō. farnase, n safã ply' k i fε:r,
avε le:se sa' tpu lõ:tã, sãz ã ply parle. ãfẽ,
fatige t sēt ʃo:mjε:r ki lqi buʃε la vy' e lqi ɔ:tε 15
tu l agreMã t sōn avny, il imaʒina æ tur
dø paspa:s.

lœ peizã ki i dmœ:rε e a ki' εl apartœnε,
etε ta:jœ:r dō sō metje, kãt i tru:ve a l egzεrse;
e il etε ʃe lqi tu sœl'/ sã fam' ni ã:fã. farnase 20
l ãvwa ʃεrʃe, lqi di' k il ε dmãde a la kur'
pur æn ãplwa d kōsekã:s, k il ε prε:se t s i rō:dr,
me k i lqi fo' yn livre. i fō marʃe o kō:tã;
me farnase stipyl k i n vœ pwẽ s fje' a se dele,
e k é, mwajanã kεkʃo:z dō plys, i n vœ pwẽ' 25

qu'il sorte de chez lui que sa livrée ne soit faite; et qu'il le couchera, le nourrira et le payera avant de le renvoyer. Le tailleur s'y accorde et se met à travailler.

- 5 Pendant qu'il est occupé, Charnacé fait prendre avec la dernière exactitude le plan et la dimension de sa maison et de son jardin, des pièces de l'intérieur, jusqu'à la position des ustensiles et des petits meub-
10 y était, remonte la maison telle qu'elle était, au juste, dedans et dehors, à quatre portées de mousquet; à côté de son avenue, replace tous les meubles et ustensiles dans la même position dans laquelle on les avait trouvés, et rétablit le petit jardin de même; en
15 même tems fait aplanir et nettoyer l'endroit de l'avenue où elle était, en sorte qu'il n'y parût pas. Tout cela fut exécuté encor plus tôt que la livrée faite, et cependant le tailleur doucement gardé à vue, de peur de quelque indiscretion. — Enfin la besogne achevée
20 de part et d'autre, Charnacé amuse son homme jusqu'à la nuit bien noire, le paye et le renvoie content. Le voilà qui enfile l'avenue. Bientôt il la trouve longue; après, il va aux arbres, et n'en trouve plus; il s'aperçoit qu'il a passé le bout, et revient à l'instant cher-
25 cher les arbres; il les suit à l'estime, puis croise et ne trouve pas sa maison; il ne comprend point cette aventure. La nuit se passe dans cet exercice; le jour arrive, et devient bientôt assez clair pour aviser sa maison. Il ne voit rien; il se frotte les yeux; il
30 cherche d'autres objets pour découvrir si c'est la faute

k i sōrt de sē lūi' k sa livre u swaj fēt; e k i
l ku:fra\ l nurira e l pe:ra avā dō l rāvwaje.
lō tū:jœ:r s i akōrd e s mē' a travaje.

pādā k il et okype, farnase fe prā:d:r'
avēk la dēr'njær egzaktityd lō plā' e la dimāsjō 5
t sa me:zō e t sō žardē, de pjēs' dō l ēterjœ:r,
žysk a la pozisjō dez ystāsil e de pti mœbl/;
fe demō:te la me:zō, e āpōrte tu s ki j etē, rmō:t\
la me:zō tēl k ēl etē, o žyst, dādā e de:r,r,
a kat pōrte d muskē, a kōrte t sōn avny\; rōplas/ 10
tu lō mœbl e ustā:sil dā la mēm pozisjō dā lakēl
ō lez avē tru:ve, e retabli l pōti žardē d mē:m;
ā mēm tū, fe aplanir e netwaje l ādrwa
d l avny u ēl etē, ā sōrt k i n i pary pā.
tu sa' fyt egzekyte ākōr ply to' k la livre fēt, 15
e sī:ādā l tū:jœ:r dūsmā garde a vy, dō pō:r'
dō kēk ēdiskresjō. ō:fē/ la bzōn afve
t part e d o:tr, farnase amy:s sōn om' žysk a la nqi
bjē nwa:r, lō pe:j' e l rāvwa kō:tā. 「lō vla/
kj āfil l'avny. bjēto\ i la truv lō:g; aprē, 20
i va oz arbr, e n ā truf ply\; i s aperswa
k il a pā:se l bu, e rvjē a l ēstō fērfe lez arbr;
i le sqi' a l ēstim, pqi' krwā:z' e n truv pā'
sa me:zō\; i n kōprā pwē' st avāty:r. la nqi' s pā:s'
dā st egzērsis; lō žur' ari:v, e dvjē bjēto ase klēr' 25
pur avi:ze sa me:zō. i n vwa rjē; i s frāt lez jō;
i fē:f' d o:dz ōbzē pur dekuvri:r sī s ē la fo:t'

de sa vue. Enfin il croit que le diable s'en mêle et qu'il a emporté sa maison.

A force d'aller, de venir, et de porter sa vue de tous côtés, il aperçoit, à une assez grande distance
5 de l'avenue, une maison qui ressemble à la sienne comme deux gouttes d'eau. Il ne peut croire que cela soit; mais la curiosité le fait aller où elle est, et où il n'a jamais vu de maison. Plus il approche, plus il reconnaît que c'est la sienne. Pour s'assurer
10 mieux de ce qui lui tourne la tête, il présente sa clé; elle ouvre, il entre, il retrouve tout ce qu'il y avait laissé, et précisément dans la même place. Il est prêt à en pâmer, et il demeure convaincu que c'est un tour
15 risée du château et du village l'instruit de la vérité du sortilège, et le mit en furie. Il veut plaider, il veut demander justice à l'intendant, et partout on s'en moque. Le roi le sut, qui en rit aussi, et Charnacé eut son avenue libre. S'il n'avait jamais fait pis, il
20 aurait conservé sa réputation et sa liberté¹⁾.

SAINT-SIMON.

¹⁾ Monsieur de Charnacé fut arrêté et mis en prison, accusé, dit St. Simon, de beaucoup de méchantes choses, surtout de fausse monnaie.

də sa vy/. ǎfẽ, i krwa kə l dja:blə s ǎ mē:l'
e k il a ǎpǎrte sa me:zõ.

ǎa fǎrs' d ale, də vni:r, e t pǎrte sa vy'
t tu kǎ:te, il apǎrswa, ǎa yn ase grǎ:d distǎ:s
də l avny], yn me:zõ ki rsǎ:bl a la sjǎn' kǎm də 5
gud d o. i n pǎ krwa:r' kə sa swa; me la kyrjo:zite
l fe ale u el ε, e u i n a ǎame vy d me:zõ.
ply il aprǎf, ply i rkǎne k s ε la sjǎn. pur s asy:re mjǎ'
də sxi lqi turn' la tǎ:t, i prezǎ:t sa kle; el u:vr,
il ǎ:tr, i rtru:f tu' sk il j avǎ le:se, e presizemǎ 10
dǎ la mǎm plas. il ε prǎ' a ǎ pǎ:me, e dmcǎr
kǎvǎky k s ǎt ǎe tu:r' də sǎrsje. la ǎurne u fy pa
bjǎn avǎ:se/ k la ri:ze dy ǎa:to e dy vila:ǎ
l ǎstruǎ:zi d la verite dy sǎrtile:ǎ, e l mi ǎ fy:ri.
i vǎ plǎde, i vǎ dmǎ:de ǎystis a l ǎtǎ:dǎ, 15
e partu õ s ǎ mǎk/. lǎ rwa l sy, ki ǎ ri o:si,
e ǎarnase y sǎn avny libr. si i n avǎ ǎame fǎ pi,
il ǎre kǎsǎrve sa repyta:sjǎ e sa liberte¹⁾).

sǎ simõ.

1) psjǎ t ǎarnase fyt arǎte e mi ǎ pri:zõ, aky:ze/ 20
di sǎ simõ\, də bo:ku d mǎfǎt ǎo:z, syrtu t fo:s mǎnǎ.

La culture classique.

Est-il vrai que la fréquentation des Grecs et des Romains soit particulièrement propre à former des hommes et des citoyens? On l'a souvent affirmé, mais
5 jamais autant qu'à l'époque où la culture littéraire était aussi faible que générale. Pendant la seconde moitié du dix-huitième siècle, tous les enfants de la noblesse et de la bourgeoisie apprenaient le Latin, mais presque tous l'apprenaient mal: quant au Grec,
10 il vaut mieux n'en point parler, ce n'est pas le fort de l'ancienne université. La génération qui a fait la Révolution française sortait du collège, et on ne lui reprochera certes pas d'avoir manqué d'énergie et de courage civique. Toutefois, quand on voit quelles dé-
15 faillances suivirent les convulsions de la Terreur, et combien les Jacobins se firent courtisans, on est tenté de conclure que ce sont les événements qui ont créé les acteurs, et non les acteurs qui ont produit les événements. Il y eut une contagion et comme une épidémie
20 de fougueuse éloquence, d'héroïque fureur, de mépris de la mort. Un vent soufflait qui trempait toutes les âmes; puis le vent tourna, et une atmosphère plus tiède amollit les courages.

Si Athènes, Rome et Sparte furent à la mode, 25 c'est parceque les passions soulevées avaient besoin de rhétorique; elles prirent celle que l'instruction banale du tems mettait à leur disposition. Les tribuns se servirent de Plutarque comme les Têtes-Rondes s'étaient

la kylty:r klasik.

et i vré' / k la frekãta:sjõ de græk'
 e de rãmẽ swa partikyljermã prãpr' a fôrme dez om'
 e de sitwajẽ\? ð l a suvã afirme, me gãmẽ otã
 k a l epøk u la kylty:r literẽ:r/ etæt osi fẽ:bl' 5
 kã gẽneral —. pãdã la zgõd mwatje
 dy dizqitjem sjekl, tu' lez ãfã d la nõbles
 e d la burgwa:zi aprønẽ l latẽ, me prẽskø tu:s'
 l aprønẽ mal\; kãt o græk, i vo mjø' n ã pwẽ
 parle/ s n ẽ pã l fõ:r' dẽ l ãsjen yniversite. 10
 la gẽnera:sjõ kj a fẽ' la revolysjõ frãse:z/ sãrtẽ
 dy kolẽ:z\, e ð n lqi rprãfra sertã pã' d avwar mã:ke
 d emærzi e d kura:z sivik/. tutfwa\, kãt ð vwa'
 kæl defajã:s sqivir le kõvylsjõ d la tẽrø:r, e kõbjẽ
 le gækøbẽ s fir kurtizã, ðn ẽ tã:te d kõkly:r 15
 kã s sõ' lez evẽnmã kj ð kree lez aktø:r, e nõ
 lez aktø:r kj ð prãdqi lez evẽnmã —. i j yt
 yn kõtazjõ e kãm yn epi'demi dẽ fugø:z eløkã:s,
 d e:nik fyrø:r, dẽ mepri d la mø:r/. æ vã
 suff: ki trã:pẽ tut lez æ:m; ppi' l vã turna, 20
 e ya atmøsfær ply tjed' amøli le kura:z.

si atẽ:n, rãm' e spart' fy:r a la mød,
 s ẽ pãrskø le pã:sjõ sulve avẽ bæzwẽ d retørik';
 ẽl pri:r sãl' kã l ẽstryksjõ banal dy tã'
 mætst a lœr dispozisjõ. le tribø s sãrvir 25
 de plytark kãm le tã:trõ:d s etẽ

servis de la Bible; on parla de Brutus et de Timoléon comme les compagnons de Cromwell parlaient de Gédéon et de Jéroboam. Encore y a-t-il cette différence que les Puritains connaissaient réellement la Bible, 5 tandis que les Jacobins n'avaient sur l'antiquité que des notions vagues et fausses, comme leur maître Rousseau.

C'est pour nous un grand malheur que les pères de notre liberté et les prophètes de notre religion politique aient attaché tant d'importance aux bribes d'éru- 10 dition classique qu'ils tenaient des Jésuites et de leurs imitateurs. Comme la forme emporte toujours un peu le fond, nous sommes devenus les disciples des gens dont nous endossions la défroque. Or les Grecs et les Romains sont pour nous de détestables professeurs de 15 politique. Leurs notions de liberté étaient passablement étroites, et ils ne soupçonnaient pas le régime représentatif, seul possible chez un peuple qui ne tient pas dans l'enceinte d'une ville. Ils sacrifient l'individu à l'état, tiennent peu de compte des droits de la fa- 20 mille, ignorent la liberté de penser, et même la liberté de vivre à sa guise. Les meilleurs d'entre eux prêchent les lois somptuaires, l'éducation mécanique et uniforme, la vertu imposée, l'égalité envieuse et la fraternité théâtrale. Si l'enseignement secondaire 25 avant 1789 avait été fondé sur l'étude des langues vivantes et non des langues mortes, les hommes de la Révolution auraient mieux connu Ludlow et Hampden, Guillaume Penn et Washington, ils auraient moins parlé de Caton et d'Aristide, et les événements 30 auraient peut-être pris un autre cours. Peut-être

serv d la bibl; ð parla d bryty:s e d timoleð
 kōm le kōpanð d krōmwel parlē d ʒedeð
 e d ʒeraboam. ākō:r j at i sēt diferā:s
 kē le pyritē kōnēsē reelmō la bibl, tādik
 le ʒakōbē n ave syr l ātikite kē de nosjð vag' 5
 e fō:s, kōm lōer mē:trē ruso . . .

s e pur nu' ðē grā malcēr/ kē le pēr' dē nōt liberte
 e le profēt dē nōt rēlijð pōlitik ēj atafe
 tād ēpōrtā:s o brib' d erydisjð klasik k i tne
 de ʒeqit e d lōerz imitatōer —. kōm la fōrm' 10
 āpōrt tugur ðē pō l fō, nu sōm dēvny le disiplā
 dē ʒā dð nuz ādo:sjð la defrōk. o:r'
 le grēk' e le rōmē sð pur nu' dē dē'testā'blē
 profēsōer dē pōlitik. lōer nō:sjð d liberte
 etē pasablēmāt etrwat, e i n supsōnē pā' l rēʒim 15
 rēprēzātatif, sēl' pōsibl ʒēz ðēn pōēpl' ki n tjē pā
 dā l āsēt d yn vil/. i sakrifī l ēdividy
 a l etā, tjan pō d kō:t' dē drwā' d la fami:j,
 inō:r la liberte d pāse/, ƒe mē:m la liberte
 d vi:vr a sa gi:z. le mējōer d ā:tr ø' 20
 prē:ʒ' le lwa sðptqē:r, l edykā:sjð mekanik
 e ynifōrm, la verty ēpō:ze, l egalite āvjō:z
 e la fraternite teatral. si l āsēnmā zgðdē:r
 avā dissēsā katrēvēnoef avēt etē fō:de
 syr l etyd dē lā:g vivā:t/ e nð dē lā:g mōrt, 25
 lez om' dē la revōlysijð o:rē mjō kōny lōedlo
 e handēn, gijō:m pēn' e wāfintōn, iz o:rē mwē
 parlē d katð e d aristid, e lez evēnmā
 o:rē j:tet pri' ðēn o:trē kn:r/. pōtē:tr

eût-on prévu le Cromwell Français et la Restauration ;
au moins est-il permis de croire que la tradition ré-
volutionnaire serait chez nous plus libérale, et que
nous n'aurions pas à lutter contre la superstition
5 jacobine

Les Romains savaient bien que l'introduction des
lettres Grecques à Rome n'était pas faite pour relever
les mœurs privées et politiques. Ils ne demandaient
pas à Socrate lui-même de leur enseigner la vertu ;
10 ils ne comptaient pour tremper les âmes que sur l'ex-
emple des ancêtres et les leçons du foyer. Quand ils
ont emprunté le stoïcisme à leurs voisins pour en faire
une doctrine de protestation contre l'abaissement com-
mun, ils l'ont transformé à leur usage ; ils ont presque
15 entièrement laissé de côté les subtilités dialectiques
et les rêveries physiques de Chrysippe, pour ne s'at-
tacher qu'à la morale, qu'ils faisaient plus virile et
plus latine. Mais en même temps Auguste attachait les
Muses à son char, et lavait ses mains avec la plus pure
20 eau d'Hippocrène. Dans le drame Anglais, Lady Mac-
beth ne peut pas effacer la tache, tandis que l'histoire
nous montre dans le fondateur de l'empire Romain le
proscripteur, le parjure, et le père des lettres. Horace
en fait un dieu, après avoir jeté son bouclier à Phi-
25 lippes, et le tendre, le pieux, le divin Virgile, Virgile
enrichi, hélas ! ramasse en quelques vers admirables
toutes les gloires de la république Romaine, pour les
jeter aux pieds du meurtrier voluptueux qui donna des
fers à sa patrie, la paix au monde, et de l'argent
30 aux poètes.

yt ð prevy l krōmwēl frā:sē e la rēstōrā:sjō;
 omwē ēt i pērimi d krwā:r' kō la tradisjō
 revōlȳsjōnēr srē jē ñu' ply liberal,
 e k nu n ȳrjō pā' a lyte kōtrē la sypēstisjō
 zakōbin

5

lō rōmē savē bjē' k l ētrōdyksjō de lētrē grēk'
 a rōrī' n etē pā fēt' pur rēlvē lē mōers' pri:ve
 e pōlitik —. i n dēmā:de pā a sō'krat lqimēm/
 dō lōr āsēne la verty\; i n kō:tē pur trāpe lez ā:m'
 kō syr l egzā:plē dez āsē:tr e lē lsō' dy fwaje. 10
 kāt iz ðt āprōte lō stōisism a lōr vwazē pur ā fēr
 yn dōktrin de prō'testā:sjō kōtrē l abē:smā kōnōē,
 i l ð trāsformē a lōr yzā:z; iz ð prēsk ātjermā
 lē:se d kō:te lē syptilite djalēktik e lē rē:vri
 fizik dō krizip, pur nō s atafē k a la mōral, 15
 k i fōzē ply viril e ply latin/. mē ā mēm tō'
 ōgyst atafē lē my:z' a sō fā:r, e lavē se mē'
 avēk la ply py:r ō' d ippōkrē:n dā l dram ā:glē,
 ledi makbēt nō pō pā' efase la taf, tādik l istwā:r
 nu mō:trē dā l fōdatō:r dō l āpi:r rōmē/ 20
 lō prōskriptō:r/, lō parzȳ:r e l pē:r de lētr. ōras
 ā fet ē djē, aprēz avwā:r zōte sō bukliē a filip,
 e l tād:dr\, lō pjē\, lē di'vē virzīl/, virzīl
 ōrifi/ elā:s, ramā:s ā kēlkō vēr' adūirabl
 tut lē glwā:r' dō la repȳbliē rōmēn, pur lē fte ō pjē' 25
 dy nōer'trie vōlyptqō ki dōna de fēr a sa patri,
 la pē ō mō:d'\ e d l ar'zā ō pōēt.

Ce sont là des banalités et des lieux communs, je le veux bien. Mais l'éducation morale de la jeunesse par la littérature Gréco-romaine est aussi un lieu commun et une banalité: les armes sont égales. » Je
5 n'aime pas, disait Montalembert, les théoriciens de servitude. » Comme théoricien de servitude, Horace ne laisse rien à désirer, et ce n'est pas par la pureté de ses mœurs qu'il rachète les faiblesses de sa vie publique

10 Non, l'étude des anciens n'est pas une grande leçon de morale. Est-ce qu'Ovide contribue beaucoup à inspirer l'horreur du vice, Aristophane à épurer le gout, Salluste à faire admirer l'alliance d'un beau talent et d'une vie honorable? Qu'est-ce que la morale de
15 l'Énéide, sinon la justification de la conquête par la volonté des dieux et un fatalisme décourageant pour les vaincus?

FRARY, *la Question du Latin.*

La fête de la fédération.

20 Le jour s'approchait, et les préparatifs se faisaient avec la plus grande activité. La fête devait avoir lieu au Champ de Mars, vaste terrain qui s'étend entre l'École Militaire et le cours de la Seine. On avait projeté de transporter la terre du milieu sur le côté,
25 de manière à former un amphithéâtre suffisant pour la masse des spectateurs. Douze mille ouvriers y travaillaient sans relâche; et cependant il était à craindre que les travaux ne fussent pas achevés le 14. Les

「sə sō la' de banalite e de ljə kōmōē/
 ʒə l və bjē. me l edyka:sjō mōral də la ʒəuəs
 par la literaty:r grekorōmən ət osi/ ɔ̃ ljə kōmōē
 e yn banalite\; lez arm' sōt egal/. ʒə n ɛ:m pa'/
 di:zə mō:talābɛ:r\, le tē'orisjē d sɛrvityd/. 5
 kōm tē'orisjē t sɛrvityd, ɔras/ nō lɛ:s rjē' a dezi:re,
 e s n ɛ pa' par la py:rte t se mōers'/ k i rafɛt
 le fɛblɛs də sa vi pyblik

nō, l etyd dez ā:sjē n ɛ paz' yn grā:d ləsō
 d mōral. ɛsk ɔvid kōtriby bo:ku a ɛspi:re 10
 l ɔrɛ:r dy vis, aristofan a ep'y:re l gu, salyst
 a fɛr admirɛ l aljā:s d ɔ̃ bo talā e d yn vi
 ɔnɔrabl? 「kɛ:skə la mōral də l eneid\, sinō
 la ʒys'tifika:sjō d la kō:kɛ:t par la vɔlōte de djə'
 e ɔ̃ fɛ:talism dekuraʒā pur le vɛky\? 15

fra:ri, la kɛstjō dy latē.

la fɛ:t' də la federa:sjō.

lə ʒur' s aprɔʃɛ, e le preparatif sə fɛzɛt
 avɛk la ply grā:d' akti:vite. la fɛ:t'
 dɔvɛt avwar ljə' o ʃā d mars, vastə tɛrē ki s etā 20
 ā:trə l ekɔl militɛ:r e l kur' də la sɛ:n.
 ɔn avɛ prɔʃte d trāspɔrte la tɛ:r' dy miljə
 syr lə kɔ:te, də manjɛ:r a fɔrme ɔ̃n āfitea:trə syfi:zā
 pur la mas' de spɛktatɛ:r. duz mil' uvrie
 i travajɛ sō rla:f; e spā:dā il etɛt a krɛ:dr' 25
 kə le travo n fys paz afve l katɔrz. lez

habitants veulent alors se joindre eux-mêmes aux travailleurs. En un instant toute la population est transformée en ouvriers. Des religieux, des militaires, des hommes de toutes les classes saisissent la pelle et la
5 bêche; des femmes élégantes elles-mêmes contribuent aux travaux. Bientôt l'entraînement est général; on s'y rend par sections, avec des bannières de diverses couleurs, et au son du tambour. Arrivés, on se mêle, et on travaille en commun. La nuit venue et le signal
10 donné, chacun se rejoint aux siens et retourne à ses foyers. Cette douce union régna jusqu'à la fin des travaux. Pendant ce tems les fédérés arrivaient continuellement, et étaient reçus avec la plus aimable hospitalité. L'effusion était générale et la joie sin-
15 cère, malgré les alarmes que le très petit nombre d'hommes restés inaccessibles à ces émotions s'efforçaient de répandre. On disait que des brigands profiteraient du moment où le peuple serait à la fédération pour piller la ville. On supposait au duc d'Orléans,
20 revenu de Londres, des projets sinistres; cependant la gaiété nationale fut inaltérable, et on ne crut à aucune de ces méchantes prophéties.

Le quatorze arrive enfin; tous les fédérés des provinces et de l'armée, rangés sous leurs chefs et leurs
25 bannières, partent de la place de la Bastille et se rendent aux Tuileries. Les députés du Béarn, en passant à la place où avait été assassiné Henri IV, lui rendent un hommage qui, dans cet instant d'émotion, se manifeste par des larmes. Les fédérés, arrivés au
30 jardin des Tuileries, reçoivent dans leurs rangs

abitã vœl alœ:r sœ ʒwœ:dr œ:mœ:m o travajœ:r.
 ãn œn ẽstã tut' la pœpylœ:sjõ ẽ trãsfôrme
 ãn uvrie. de rli:ʒjœ, de militœ:r, dez œm'
 dœ tut le klœ:s' / se:zis la pœl' e la bæ:f; de fam'
 elœgã:t œlmœ:m kœtriby o travo /. bjẽ:to 5
 l œtrœ:nmã ẽ ʒeneral: ã s i rã' par sœksjõ\,
 avœk de banjœ:r dœ divers kulœ:r, e o sœ'
 dy tã:bœ:r /. ari:ve, ã s mœ:l, e ã trava:j
 â kœmœ. la nqi vny' e l sinal dœne, fakœ
 sœ ʒwœ o sjẽ e rturn' a se fwaje. set dus 10
 ynjdœ rœna ʒysk a la fẽ de travo. pãdã s tã'
 le federe ari:ve kœtinœlmã, e etœ rsy'
 avœk lœ ply grãt' âprœ:smã e la plyz emabl
 œspitalite. l efy:zjõ etœ ʒeneral e la ʒwa'
 sœsœ:r, malgre lez alarm kœ l trẽ' pti nœ:brœ 15
 d œm' rœste inaksœsibl a sez emœ:sjõ s efœrsœ
 d repã:dr. l ã di:zœ g de brigã prœfitrœ
 dy mœmã u l pœpl' srœt a la federœ:sjõ pur pije
 la vil; ã sypozœ o dyk d œrleã, rœvny d lœ:dr,
 de prœʒœ sinistrj; spã:dã la ge:te nasjœnal 20
 fyt inalterabl, e ã n kryt' a okyn dœ se mœfã:t
 prœfesi.

l lœ katœrz ari:v ã:fẽ; tu le federe de prœvẽ:s
 e d l arme, rã:ʒœ su lœr ʒœf' e lœr banjœ:r, part'
 dœ la plas' dœ la bastij, e s rã:d' o tqilri. 25
 le depyte dy beær, ã pœ:sãt a la plas' u avœt ete
 asasine âri katr, lqi rã:d œn œma:ʒ / ki dã st ẽstã
 d emœ:sjõ, sœ manifest par de lœrm. le federe,
 ari:ve o ʒardẽ de tqilri, rœswa:v dã lœr rã'

la municipalité et l'assemblée. Un bataillon de jeunes enfants, armés comme leurs pères, devançaient l'assemblée; un groupe de vieillards la suivait, et rappelait ainsi les antiques souvenirs de Sparte. Le cortège
5 s'avance au milieu des cris et des applaudissements du peuple. Les quais étaient couverts de spectateurs, les maisons en étaient chargées. Un pont, jeté en quelques jours sur la Seine, conduisait par un chemin jonché de fleurs d'une rive à l'autre, et aboutissait en
10 face du champ de la fédération. Le cortège le traverse, et chacun prend sa place. Un amphithéâtre magnifique, disposé dans le fond, était destiné aux autorités nationales. Le roi et le président étaient assis à côté l'un de l'autre sur des sièges pareils,
15 semés de fleurs de lys d'or. Un balcon élevé derrière le roi portait la reine et sa cour. Les ministres étaient à quelque distance du roi, et les députés rangés des deux côtés. Quatre cent mille spectateurs chargeaient les amphithéâtres latéraux; soixante mille fédérés
20 armés faisaient leurs évolutions dans le champ intermédiaire; et au centre s'élevait, sur une base de vingt-cinq pieds, le magnifique autel de la patrie. Trois cents prêtres revêtus d'aubes blanches et d'écharpes tricolores en couvraient les marches, et devaient servir
25 le sacrifice.

L'arrivée des fédérés dura trois heures. Pendant ce tems le ciel était couvert de sombres nuages, et la pluie tombait à torrents. Ce ciel dont l'éclat se marie si bien à la joie des hommes, leur refusait en ce mo-
30 ment la sérénité et la lumière.

la mynisipalite e l asō:ble. òe batajō d ʒœnz ā:fā,
 arme kōm lœr pœ:r, dœvā:sē l asā:ble; òe grup'
 dœ vjeja:r la sqi:vē, e raplēt ēsi lez ātik suvni:r
 dœ spart. lœ kortē:ʒ s avā:s o miljœ de kri'
 e dez aplo:dismā dy pœpl. le ke' etē kuvē:r 5
 dœ spektatœ:r; le me:zō ãn etē ʒarʒe. 「òe pō,
 ʃtē ċ kek ʒu:r' syr la sē:n, kōdqi:zē par òe ʃmē'
 ʒō:ʃe d floer' d yn ri:v a l o:tr/ e abutiset
 ālas dy ʃā' d la federa:sjō. lœ kortē:ʒ lœ travers,
 e ʃakœ prā sa plas. òen āfitea:trœ manifik, 10
 dispo:ze dā l fō, etē dēstine oz òtœrite
 nasjōnal/. lœ rwa' e l prezidā etēt asi a ko:te
 l òe d l o:tr' syr de sjē:ʒ parē:j, sœme
 d floer dœ lis d œ:r/. òe balkō elve dærjær lœ rwa'
 portē la rē:n' e sa ku:r/. le ministr etēt 15
 a kēlkœ distā:s dy rwa, e le depyte rā:ʒe
 dœ dœ ko:te. katsāmil spektatœ:r ʒarʒe
 lez āfitea:trœ latero; swasātmil federe arme
 fœze lœrz evølvsjō dā l ʃā' ētærmedjær; e o sā:trœ
 s elvē, syr yn ba:z' dœ vētsē pje, lœ manifik 20
 otel dœ la patri/. trwasā prē:trœ rve:ty
 d o:b blā:f' e d efarp trikōlœ:r ā kuvrē le marʃ,
 e dœ sœvi:r lœ sakrifis.

l ari:ve de federe dy:ra trwaz œ:r. pōdā s tā
 lœ sjēl etē kuvē:r dœ sō:brœ nqa:ʒ, e la plqi' 25
 tō:bat a tœrā. sœ sjēl, dō l ekla s ma:ri si' bjē
 a la ʒwa dez œm, lœr rœfy:zet ā s mōmā la serenite
 e la lymjær.

Un des bataillons, arrivé, dépose ses armes et a l'idée de former une danse; tous l'imitent aussitôt, et en un instant le champ intermédiaire est plein de soixante mille hommes, soldats et citoyens, qui opposent la gaité à l'orage. Enfin la cérémonie commence: le ciel, par un hasard heureux, se découvre et éclaire de son éclat cette scène solennelle. L'évêque d'Autun commence la messe; les chœurs accompagnent la voix du pontife: le canon y mêle ses bruits solennels. Le saint sacrifice achevé, Lafayette descend de son cheval, monte les marches du trône et vient recevoir les ordres du roi, qui lui confie la formule du serment. Lafayette le porte à l'autel, et dans ce moment toutes les bannières s'agitent, tous les sabres étincellent. Le général, l'armée, le président, les députés, crient: »Je le jure!« Le roi, debout, la main étendue vers l'autel, dit: »Moi, roi des Français, je jure d'employer le pouvoir que m'a délégué l'acte constitutionnel de l'état, à maintenir la constitution décrétée par l'assemblée nationale et acceptée par moi.« Dans ce moment la reine, entraînée par le mouvement général, saisit dans ses bras l'auguste enfant, héritier du trône, et du haut du balcon où elle est placée, le montre à la nation assemblée. A ce moment des cris extraordinaires de joie, d'amour, d'enthousiasme, se dirigent vers la mère et l'enfant, et tous les cœurs sont à elle. C'est dans ce même instant que la France toute entière, réunie dans les quatre-vingt-trois chefs-lieux des départements, faisait le même serment d'aimer le roi qui les aimait. Hélas! Dans ce moment

ã de batajõ, ari:ve, depo:z sez arm, e a l ide
 d fôrme yn dõ:s; tu:s' l imit osito, e ãn ãen ãstã l fã
 ãtermedje:r e plẽ' t swasã:t mil om, solda e sitwajẽ,
 ki opo:z la ge:te a l ora:z. 「ã:fẽ la seremõni
 kãmã:s\; læ sjel, par ãe haza:r œerø, sø deku:vr 5
 e eklær dõ sãn ekla sæt sæ:n' solanel. l evæ:k d o:tõe
 kãmã:s la mæs; le kœ:r' akõpan la vwa'
 dy põtif; læ kanõ i mæ:l' se brui' solanel.
 læ sã sakrifis afve, lafajet desã t sõ fval, mõ:t'
 le marf dy tro:n' e vjẽ rsøvwa:r lez ørdre dy rwa, 10
 ki lqi kõ:fi la fôrmyl dy sêrmã. lafajet læ pørt
 a l otel, e dã s mãmã/ tut le banje:r s ažit,
 tu le sa:br' etãsel; læ zeneral, l arme,
 læ prezidã, le depyte, kri, 「zœ' l zy:r\! læ rwa,
 dõbu, la mẽ' etã:dy vër l otel, di, mwa' 15
 rwa' de frã:sẽ, zø zy:r' d ãplwaje l puvwa:r
 kœ m a delege l aktø kõstitysjønæl dõ l eta,
 a mẽtni:r la kõstitysjõ dekrete par l asã:ble nasjønæl
 e aksepte par mwa. dã s mãmã la ræ:n, ãtræ:ne
 par læ mu:vmã zeneral, sæ:zi dã se bra' l øgyst ã:fã 20
 øritje dy tro:n, e dy ho' dy balkõ u el e plase,
 læ mõ:tr' a la na:sjõ asã:ble. a s mãmã de kri
 økstrørdinæ:r dõ zwa, d amu:r, d ãtuzjasm,
 sø diri:z vër la mæ:r' e l ã:fã, e tu le kœ:r'
 sõt a el. s e dã s mæ:m ãstã k la frã:s' 25
 tut ãtje:r, reyni dã le katrøvẽtrwa fẽfljø
 e departãmã, føzẽ l mæm sêrmã d e:me
 læ rwa' ki lez e:mæ. elæ:s! dã s mãmã

la haine même s'attendrit, l'orgueil cède; tous sont heureux du bonheur commun, et fiers de la dignité de tous. Pourquoi ces plaisirs si profonds de la concorde sont-ils si tôt oubliés?

5 Cette auguste cérémonie achevée, le cortège reprend sa marche et le peuple se livre à des fêtes. Les réjouissances durèrent plusieurs jours. Une revue générale des fédérés eut lieu. Soixante mille hommes étaient sous les armes, et présentaient un magnifique
10 spectacle, tout à la fois militaire et national. Le soir, Paris offrit une fête charmante. Le principal lieu de réunion était aux Champs-Élysées et à la Bastille. On lisait sur le terrain de cette ancienne prison, changée en une place: »Ici l'on danse.« Deux feux
15 brillants, rangés en guirlande, remplaçaient l'éclat du jour. Il avait été défendu à l'opulence de troubler cette paisible fête par le mouvement des voitures. Tout le monde devait se faire peuple et se trouver heureux de l'être. Les Champs-Élysées présentaient
20 une scène touchante. Chacun y circulait sans bruit, sans tumulte, sans rivalité, sans haine. Toutes les classes confondues y circulaient au doux éclat des lumières et se trouvaient heureuses d'être ensemble. Ainsi, même au sein de la civilisation, on semblait
25 avoir retrouvé le tems de la fraternité primitive.

Les fédérés, après avoir assisté aux imposantes discussions de l'assemblée nationale, aux pompes de la cour, aux magnificences de Paris; après avoir été témoins de la bonté du roi, qu'ils visitèrent tous, et
30 dont ils reçurent de touchantes expressions d'amour,

la hæ:n mæ:m' s atã:dri, l ɔrgœ:j sæd; tu:s' sôt œrø
dy bœncœ:r kômœ, e fjær' dœ la dinite d tu:s/.
purkwa/ se ple:zi:r si prœfō d la kōkœrd sôt i si to'
ublie\?

set ɔgystœ seremœni afve, lœ kœrtæ:ʒ rœprã 5
sa marʃ, e l pœplœ s li:vr a de fœ:t. le reʒwisã:s
dyrœ:r plyzjœr ʒu:r. yn rœvy ʒeneral de federe
y ljœ. swasa:tmil œm' etœ su lez arm e prezãtet
œ manifik spœktakl, tut a la fwa militœ:r
e nasjœnal. lœ swa:r, pa:ri œfrit yn fœ:t' 10
ʃar'mã:t. lœ prœsipal ljœ d reynjō etœt o ʃãz elize
e a la basti:j. ô li:ze syr lœ terẽ t set ã:sjœn
pri:zō, ʃã:ʒe ãn yn plas: isi l ô dœ:s. dœ: fœ'
brijã, rã:ʒe ã gĩrlã:d, rãplase l ekla dy ʒu:r.
il avet ete defã:dy a l œpylã:s dœ truble 15
set pœ:ziblœ fœ:t' par lœ mu:vmã de vwaty:r.
tu l mō:d' dœvœ s fœr pœpl' e s truve œrø d l œ:tr.
le ʃãz elize prezãtet yn sœ:n' tufã:t. ʃakœ
i sirkylœ sã brui, sã tymylt, sã rivalite, sã hæ:n/.
tu: le klœ:s kōfō:dy i sirkylœt o duz ekla 20
de lymjær e s tru:vœt œrœ:z d œ:tr ãsã:bl.
ẽsi, mæ:m o sœ' d la sivilizã:sjō, ô sã:blœt avwa:r
rœru:ve l tã' d la fraternite primitiv.

le federe, aprœz avwa:r asiste oz ẽpo:zã:t
diskysjō d l asã:ble nasjœnal, o pō:p' dœ la ku:r, 25
o manifikã:s dœ pa:ri; aprœz avwar ete temwẽ
d la bō:te dy rwa, k i vizitœ:r tu:s, e dōt
i rœy:r' dœ tufã:tz œsprœjō d amu:r,

retournèrent transportés d'ivresse, pleins de bons sentiments et d'illusions. Après tant des scènes déchirantes, et prêt à en raconter de plus terribles encore, l'historien s'arrête avec plaisir sur ces scènes si fugitives,
5 où tous les cœurs n'eurent qu'un même sentiment, l'amour du bien commun.

La fête si touchante de la fédération ne fut encore qu'une émotion passagère. Le lendemain les cœurs voulaient encore ce qu'il avaient voulu la veille; et
10 la guerre était recommencée.

THIERS, *Histoire de la Révolution.*

Le désespoir du lépreux.

Déjà dans quelques accès de mélancolie l'idée de quitter cette vie volontairement s'était présentée à
15 moi; cependant la crainte de Dieu me l'avait toujours fait repousser. Je venais d'éprouver un nouveau chagrin: depuis quelques années un petit chien s'était donné à nous; ma sœur l'avait aimé, et je vous avoue que depuis qu'elle n'existait plus, ce pauvre animal
20 était une véritable consolation pour moi. Nous devions sans doute à sa laideur le choix qu'il avait fait de notre demeure pour son refuge. Il avait été rebuté par tout le monde; mais il était encore un trésor pour la maison du lépreux. En reconnaissance de la
25 faveur que Dieu nous avait accordé en nous donnant cet ami, ma sœur l'avait appelé Miracle, et son nom, qui contrastait avec sa laideur, ainsi que sa gaité

rəturnɛ:r trāsparte d ivrəs, plɛ' d bō sã:timã
 e d ily:zjō. aprɛ tã t sɛ:n' defj:rã:t, e prɛ'
 a ã rakō:te d ply tərɪbl ɕ:kō:r, l ɪstərjɛ s arɛt
 avɛk plɛ:zi:r syr se sɛ:n' si fɹɹiti:v, u tu le kœ:r'
 n yr k œ mɛ:m sã:timã, l amu:r dy bje kômœ. 5

la fɛ:t' si tufã:t də la federɑ:sjō n fyt ã:kō:r
 k yn emo:sjō pɑ:sazɛ:r\ lə lã:dmɛ le kœ:r'
 vulɛt ã:kō:r s k ɪz avɛ vuly la vɛ:j, e la gɛ:r'
 etɛ rkômã:se.

tjɛ:r, ɪstwa:r də la revɔlysjō. 10

lə dezɛspwa:r dy leprø.

de:ʒa dã kɛlkəz akɛ d melã:kəli, l ide
 d kite sɛt vi' vɔlōtɛ:rmã s etɛ prezã:te a mwa;
 sɔã:dã la krɛt də djø' m l avɛ tuzu:r fɛ rpuse.
 ʒə vnɛ' d epru:ve œ nuvo ʃagrɛ. dəpqi kɛlkəz 15
 anɛ œ pti ʃjɛ' s etɛ dœne a nu; ma sœ:r'
 l avɛt e:me, e ʒ vuz avu kə dpqi k ɛl n egzistɛ ply,
 sɔ po:vr' animal etɛt yn veritablə kōsɔla:sjō
 pur mwa. nu dəvjō sã dut' a sa lɛdœ:r lə ʃwa'
 k il avɛ fɛ' d nɔt dœmœ:r pur sō rfy:ʒ. il avɛt etɛ 20
 rɔyte par tu l mō:d; me il etɛt ã:kō:r œ trezœ:r
 pur la me:zō dy leprø. ã rkœnɛsã:s də la favœ:r
 kə djø' nuz avɛt akœrde ã nu dœnã sɛt ami,
 nia sœ:r' l avɛt aple mirɑ:kl, e sō nō,
 ki kōtrastɛt avɛk sa lɛdœ:r, ɛsi k sa gɛ:te 25

continuelle, nous avait souvent distraits de nos chagrins. Malgré le soin que j'en avais, il s'échappait quelquefois, et je n'avais jamais pensé que cela put être nuisible à personne. Cependant quelques habitants de
5 la ville s'en alarmèrent, et crurent qu'il pourrait porter parmi eux le germe de ma maladie; ils se déterminèrent à porter des plaintes au commandant, qui ordonna que mon chien fut tué sur le champ. Des soldats, accompagnés de quelques habitants, vinrent aussitôt chez
10 moi pour exécuter cet ordre cruel. Ils lui passèrent une corde au cou en ma présence, et l'entraînèrent. Lorsqu'il fut à la porte du jardin, je ne pus m'empêcher de le regarder encor une fois: je le vis tourner ses yeux vers moi pour me demander un secours
15 que je ne pouvais lui donner. On voulait le noyer dans la Doire; mais la populace, qui l'attendait au dehors, l'assomma à coups de pierres. J'entendis ses cris, et je rentrai dans la tour plus mort que vif; mes genoux tremblants ne pouvaient me soutenir; je me
20 jetai sur mon lit dans un état impossible à décrire. Ma douleur ne me permit de voir dans cet ordre juste, mais sévère, qu'une barbarie aussi atroce qu'inutile; et quoique j'aie honte aujourd'hui du sentiment qui m'animait alors, je ne puis encore y penser de sang-
25 froid. C'était le dernier être vivant qu'on venait d'arracher d'auprès de moi, et ce nouveau coup avait rouvert toutes les plaies de mon cœur.

Telle était ma situation, lorsque le même jour, vers le coucher du soleil, je vins m'asseoir ici sur
30 cette pierre. J'y réfléchissais depuis quelque tems

kōtinqel, nuz avē suvā distre d no fagrē.
 maigre l swē' k ɣ ān avē, i s esape kēlkəfwa,
 e ɣ n avē ɣame pāse kə sla pyt ɛ:trə nuqizibl
 a pərsən/. spā:dā kēlkəz abitā d la vil'
 s ān alarmē:r, e kry:r' k i puve pōrte parmi ø' 5
 lə ɣerm' də ma maladi; i s determinē:r a pōrte
 de plē:t' o kāmādā, ki ɔrdəna k mō fjē' fy tqē'
 syrlofā. de solda, akōpane d kēkz abitā,
 vē:r osito ɣe mwa' pur egzekyte st ɔrdre kryəl.
 i lqi pā:sēr yn kōrd o ku' ā ma prezās, 10
 e l ātrē:nē:r. lōrsk i fyt' a la pōrt' dy ɣardē,
 ɣə n py m ā:pē:ɣe d lə rgarde ākər yn fwa;
 ɣə l vī' turne sez jē' vēr mwa pur mē dmā:de
 ō sku:r' kə ɣə n puve lqi dāne/. ō vule l nwaje
 dā la dwa:r; me la pōpylas, ki l atā:dēt o deā:r, 15
 l asoma a ku d pjēr. ɣ ā:tā:di se kri,
 e ɣ rō:tre dā la tu:r' ply mō:r' kə vif; me ɣnu
 trā:blā n puve m sutni:r; ɣ mō fte' syr mō li,
 dāz ōen etā' ēpōsibl a dekri:r. ma dulō:r
 nē n pərmi d vwa:r' dā st ɔrdre ɣyst, me sevēr, 20
 k yn barbari ōsi atrōs k inytil; e kwak ɣ ɛ lō:t'
 ɔɣərdqi dy sā:timā ki m animet alō:r, ɣə n puqiz
 ā:kər i pā:se d sā frwa. s ete l dərnrer ɛ:trə
 vi:vā k ō vnē d arafe d oprē d mwa, e s nuvo ku'
 avē ruvēr tut le plē' d mō kōē:r. 25

vel ete ma sitqasjō, lōrskə l mēm ɣu:r,
 vēr lə kuɣe dy sōlē:j, ɣə vē m aswa:r isi
 syr bēt pjēr. ɣ i reflē:fisē dpqi kēlkə tā'
 5*

sur mon triste sort, lorsque là-bas, vers ces deux bou-
leaux qui terminent la haie, je vis paraître deux jeunes
époux qui venaient de s'unir depuis peu. Ils s'avancè-
rent le long du sentier, à travers la prairie, et passèrent
5 près de moi. La délicieuse tranquillité qu'inspire un
bonheur certain était empreinte sur leurs belles physio-
nomies; il marchaient lentement; leurs bras étaient
entrelacés. Tout-à-coup je les vis s'arrêter: la jeune
femme pencha la tête sur le sein de son époux qui la
10 serra dans ses bras avec transport. Je sentis mon
cœur se serrer. Vous l'avouerez-je? l'envie se glissa
pour la première fois dans mon cœur; jamais l'image
du bonheur ne s'était présentée à moi avec tant de
force. Je les suivis des yeux jusqu'au bout de la
15 prairie, et j'allais les perdre de vue dans les arbres,
lorsque des cris d'allégresse vinrent frapper mon oreille:
c'étaient leurs familles réunies qui venaient à leur ren-
contre; des vieillards, des femmes, des enfants les en-
touraient; j'entendais le murmure confus de la joie;
20 je voyais entre les arbres les couleurs brillantes de
leurs vêtements, et ce groupe entier semblait environné
d'un nuage de bonheur.

Je ne pus supporter ce spectacle; les tourments de
l'enfer étaient entrés dans mon cœur; je détournai
25 mes regards et je me précipitai dans ma cellule. Dieu!
qu'elle me parut déserte, sombre, effrayante! C'est
donc ici, me dis-je, que ma demeure est fixée pour
toujours; c'est donc ici que, traînant une vie déplo-
rable, j'attendrai la fin tardive de mes jours. L'Éternel
30 a répandu le bonheur, il l'a répandu à torrents sur tout

syr mō tristə sər, lōrskə labə, vər se də bulo
 ki tərmin la hē, ɣ vi parə:trə də ɣəenz epu ki vne
 d s yni:r depqi pø. i s avā:sər lə lō dy sā:tje,
 a travər la prəri, e pɑ:sər prē d mwa.
 la delisjə:z trā:kilite k ēspi:r ðə bəncər sərte 5
 etət ā:prēt syr lør bəl' fizjənəmi; i marʃə lā:tmā;
 lør bra' etət ā:trələ:se. tutaku/ ɣ le vi' s arəte\;
 la ɣəen fam' pā:ʃa la tət' syr lə sē' d sōn epu,
 ki la sərə dā se bra' avək trāspø:r. ɣe sā:ti
 mō kør sə sərə. vu l avu:rə: ɣ? l ā:vi s glisa 10
 pur la prəmjer fwa' dā mō kør; ɣamə l ima:ɣ
 dy bəncər nə s etə prezā:te a mwa' avək tā d fərs.
 ɣ le sqi:vi dez jə' ɣysk o bu' d la prəri, e ɣ alə
 le pərd də vy' dā lez arbr, lōrskə de kri'
 d alegrəs vər frape mōn ərə:j; s etə lør fami:j 15
 reyni ki vnet' a lør rā:kō:tr; de vjeja:r, de fam,
 dez ā:fā lez ā:turə; ɣ ā:tā:də l myrmy:r kō:fy
 d la ɣwa; ɣə vwajə ātrə lez arbrə le kulər
 brjā:t de lør vət mā, e s grup ā:tje sā:blət āvirəne
 d ðə nqɑ:ɣ' də bəncər. 20

ɣə n py' syporte sə spəktakl\; le turmā
 d l ā:fər etət ā:tre dā mō kør; ɣə deturne
 mērga:r' e ɣ mē presipite dā ma səlyl. djø:!
 k əl mē pary dezert, sō:br, efrējā:t\!
 s ə dō:k isi/ m di: ɣ\, kə ma dmø:r ɛ fikse 25
 pur tuɣu:r; s ə dō:k isi kə trə'nāt yn vi' deplərabl,
 ɣ atā:dre la fē tardi:v də mē ɣu:r! l etərnəl
 a repā:dy l bəncər, il l a repā:dy a tərā syr tu'

ce qui respire; et moi, moi seul, sans aide, sans amis, sans compagne quelle affreuse destinée!

Plein de ces tristes pensées, j'oubliai qu'il est un être consolateur; je m'oubliai moi-même. Pourquoi, 5 me disais-je, la lumière me fut-elle accordée? Pourquoi la nature n'est-elle injuste et marâtre que pour moi? Semblable à l'enfant déshérité, j'ai sous les yeux le riche patrimoine de la vie humaine, et le ciel avare m'en refuse ma part. »Non, non, m'écriai-je enfin 10 dans un accès de rage, il n'est pas de bonheur pour toi sur la terre; meurs, infortuné, meurs! Assez longtemps tu as souillé la terre par ta présence; puisse-t-elle t'engloutir vivant et ne laisser aucune trace de ton odieuse existence!« Ma fureur insensée s'augmentant par degrés, le désir de me détruire s'empara de 15 moi et fixa toutes mes pensées. Je conçus enfin la résolution d'incendier ma retraite et de m'y laisser consumer avec tout ce qui aurait pu laisser quelque souvenir de moi. Agité, furieux, je sortis dans la 20 campagne, j'errai quelque tems dans l'ombre autour de mon habitation; des hurlements involontaires sortaient de ma poitrine oppressée et m'effrayaient moi-même dans le silence de la nuit. Je rentrai plein de rage dans ma demeure en criant: »Malheur à toi, lépreux, malheur à toi!« Et comme si tout avait 25 dû contribuer à ma perte, j'entendis l'écho qui du milieu des ruines du château de Bramafan, répéta distinctement: »Malheur à toi!« Je m'arrêtai, saisi d'horreur, sur la porte de la tour, et l'écho faible

s ki ræspi:r; e mwa, mwa soel, sãz ε:d, sãz ami,
sũ kōpan/ kēl afrø:z dæstine\!

plē d se tristø pã:se, ʒ ublie k il et œn ε:trø
kōsolatø:r; ʒ m ublie mwamε:m. purkwa/
m dizε:ʒ\, la lymjæ:r mæ fyt εl' akørde\? purkwa/ 5
læ naty:r n et εl' ẽʒyst e maræ:trø kø pur mwa\?
sã:blabl a l ă:fă dezerite, ʒ e su lez jø' læ rif'
patrimwan dæ la vi ymæn, e l sjel avær
m ă rfy:z' ma pa:r. nō, nō'/ m ekrie: ʒ ă:fẽ
dãz œ aksæ d ra:ʒ, i n ε pa' d bønæ:r pur twa' 10
syr la tæ:r; mœ:r' [ẽförtýne] mœ:r! ase lō:tã
tý a suje la tæ:r' par ta prezã:s; pqist εl'
t ă:gluti:r vi:vã e n le:se o:kyn tras' dæ tōn o:djø:z
egzistã:s\! 「ma fyrø:r ẽsã:se s œgmã:tã par dægre,
læ dezi:r dæ m detruqi:r s ă:pa:ra d mwa' e fiksa 15
tut me pã:se. ʃ kō:sy ă:fẽ la rezølýsjō d ẽ:sã:dje
ma rtret' e d m i le:se kō:syme avæk tu'
s ki øræ py le:se kæk suvni:r dæ mwa. aʒite,
fýrjø, ʒø sorti dã la kã:pan, ʒ erre kēlkø tã'
dã l ð:br' o:tu:r dæ mōn abita:sjō: de hyrlēmã 20
ẽvølð:tæ:r sortæ d ma pwatrin øpræse e m efrejæ
mwamε:m dã l silã:s dæ la nqi. ʒø rã:tre
plē d ra:ʒ' dã ma dmœ:r' ă kriã/ malœ:r a twa\
løprø\, malœ:r a twa\! e kœm si tu' avæ dy
kō:tribqe a ma pært, ʒ ă:tã:di l eko/ ki dy miljø 25
de ruqin' dy ʃa:to d brømafæn/ repeta
distãktømã\! [malœ:r a twa\! ʒ m arête,
s:zi d øræ:r, syr la pært dæ la tu:r, e l eko fε:blø

de la montagne répéta longtems après: »Malheur à toi!«

XAVIER DE MAISTRE, *le lépreux de la cité d'Aoste.*

Les parlers Français.

5 La France a depuis longtems une seule langue officielle, langue littéraire aussi, malgré quelques tentatives locales intéressantes, langue qui représente notre nationalité en face des nationalités étrangères, et qu'on appelle à bon droit »le Français«. Parlé aujourd'hui à peu près exclusivement par les gens cultivés dans
10 toute l'étendue du territoire; parlé au moins concurremment avec le patois par la plupart des illettrés, le Français est essentiellement le dialecte — nous verrons tout à l'heure ce qu'il faut entendre par ce mot
15 — de Paris et de l'Île de France, imposé peu à peu à tout le royaume par une propagation lente et une assimilation presque toujours volontaire. Dans les provinces voisines du centre politique et intellectuel de notre vie nationale, les nuances qui anciennement séparaient du Français propre le parler naturel se sont
20 peu à peu effacées, et, sauf un vocabulaire moins riche et des tournures plus archaïques ou plus négligées, le paysan parle comme le Parisien. Mais, au fur et à mesure qu'on s'éloigne de la capitale, on relève entre
25 la langue nationale et le parler populaire des différences plus marquées. Allez aux environs de Valenciennes, de Bayeux, de la Rochelle, de Montbéliard —

d la mō:tan repeta lō:tā aprē/ [malœ:r
a tva\!

gzavje d mæ:stɾ, lə leprə d la site d aost.

le parle frā:sē.

la frā:s' a dpqi lō:tā' yn sœl lā:g' əfisjəl, 5
lā:g literœ:r o:si, malgre kəl̥kə tā:tati:v ləkal
ē:te:esā:t, lā:g' ki rprezā:t nōtrə nasjənalite
āfas de nasjənalite etrā:zœ:r, e k ōn apəl
a bō drwā' lōē' frā:s'ē'. parle əzərdqi apœprə
əksklyzi:vmā par le zā' kylti:ve dā tut l etā:dy 10
dy teritwa:r; parle o:mwē kō:kyramā avēk lə patwa
par la plypa:r dez illētrə, lə frā:sē et esā:sjelmā
lə djalēkt/ [nu vœ:rō tutalœ:r s k i fot ā:tā:drə
par sə mo/] də pa:ri e d l ildəfrā:s, ēpo:ze
pəapə a tu le rwajo:m par yn prəpaga:sjō lā:t' 15
e yn asimila:sjō prəskə tuzœ:r vōlō:tœ:r.
dā le prəvē:s vwazin dy sā:trə pəlitik e ē:telēktqəl
də nōtrə vī' nasjənal, le nqā:s' ki āsjenmā
sepa:rē dy frā:sē prəprə lə parle natyrəl sə sō
pəapə efase, e, [so:f œ vəkabylœ:r mwē/ 20
rif' e de turny:r plyz arkaik u ply negliʒe], le peizā
parl' kōm lə parizjē. mē, ofyreamy:r
k ō s elwan də la kapital, ō rlē:v' ātrə la lā:g'
nasjənal e l parle pəpylœ:r de diferā:s
ply marke. ale oz ā:virō d valā:sjən\, 25
də bajə\, d la rəfəl\, də mō:belja:r\,

je dis »aux environs«, parce que dans les villes on a généralement adopté le Français d'école — vous reconnaîtrez dans chaque endroit un langage fort différent de celui que nous parlons et fort différent de celui
5 qu'on parle dans chacun des autres. Allez plus loin encore, du côté d'Avignon, ou d'Aurillac, ou de Pau; vous trouverez des sons tout nouveaux, une physiologie toute particulière; vous discernerez à peine le sens de quelques mots. Enfin, poussez jusqu'aux
10 plaines de la Flandre, jusqu'aux landes de la Bretagne, jusqu'aux vallées des Pyrénées, vous entendrez des langues absolument étrangères et dans lesquelles aucun mot semblable à ceux qui vous sont familiers ne frappera votre oreille.

15 On parle, en effet, vous le savez, au Nord-Est, le Flamand, idiome Germanique; au Nord-Ouest, le Breton, idiome Celtique: au Sud-Ouest le Basque, idiome Ibérique. Laissant de côté ces trois coins de métal étranger qui encadrent notre carte linguistique,
20 et la Corse, italienne de langue, qui forme un coin semblable au Sud-Est, demandons-nous d'où viennent aux mères, dans le territoire restant, les sons, les mots et les formes qu'elles apprennent à leurs enfants, à l'aide desquels ceux-ci penseront, comprendront et parleront,
25 et qu'ils transmettront à leur tour à leur postérité. Faisant abstraction pour un moment de l'extension artificielle du parler de Paris, représentons-nous les parlers populaires livrés à eux-mêmes de la Méditerranée à la Manche et des Vosges à l'Océan: nous au-
30 rons le tableau d'une immense bigarrure, dans laquelle

ʎə di' oz āvirō, parskə dā le vil' ōn a ʒeneral mā
 adəpte l frā:sə d ekəl, vu rkənə:tre dā ʃak ā:drwa
 ə lā:ga:ʒ fər diferā də səʎi k nu parlō e fər diferā
 d səʎi k ō parl' dā ʃakə dez o:tr. ale ply
 lwē ā:kə:r, dy ko:te d avinō, u d ərjak, u d po\; 5
 vu tru:vre de sō tu nuvo, yn fizjənəmi tut
 pərtikyljə:r; vu disernre apən lə sā:s' də kəl kə mo.
 ʎə:fē, puse ʒysk o plən' də la flā:dr, ʒysk o lā:d'
 də la brətan, ʒysk o vale de pirene, vuz ā:tā:dre
 də lā:g' apsəlymāt etrā:ʒɛ:r e dā lekəl o:kə mo' 10
 sā:blabl a sə' ki vu sō familje nə frapra vətr ərɛ:j.

ō parl' ān efɛ, vu l save, o nɔrdɛst\
 lə flamā, idjo:m ʒermanik; o nɔrdwɛst\
 idjo:m sɛltik; o sydwɛst\
 lə bask, idjo:m
 iberik. lə:sā d ko:te se trwa kwɛ' də metal 15
 etrā:ʒɛ ki ā:kə:drə nɔtrə kart' lē:ɡɥistik, e la kɔrs'
 itəlʒən də lā:g/ ki fərm' ə kwɛ sā:blabl o sydɛst,
 dəmə:dō nu' d u vʒənt o mɛ:r, dā l teritwa:r
 rɛstā, le sō, le mo' e le fərm'/ k əlz apən
 a lɔəz ā:fā, a l ɛ:d dekel sə:si pā:srō, 20
 kē:prā:drə e parlərō, e k i trāsmetrōt a lɔə tu:r'
 a lɔə pɔstɛrite/. fəzāt apstraksjō pur ə məmā
 d ɛkstā:sjō artifiʃjəl dy parle d pa:ri,
 rəprezā:tō nu' le parle pɔpylə:r livre a ə:mɛ:m
 də la mediterane a la mā:f' e de vo:ʒ' a l ɔsɛā; 25
 nuz ərō l tablo d yn immā:s bigary:r, dā lakəl

cependant il nous sera possible de distinguer des zones. Comme l'olivier s'arrête à telle ligne, le maïs à telle autre, la vigne à une autre encore, nous verrons des sons, des mots, des formes couvrir une certaine
5 région et ne pas pénétrer dans une autre. Nous remarquerons, par exemple, que le même verbe se prononce *douna* ou *duna* dans tout le Midi, *doné* ou *douné* dans tout le Nord; qu'on dit un *chat* dans le centre, mais un *cat* dans l'extrême Nord et
10 l'extrême Sud: que le *roua* ou *roué* de l'Est et du Centre a pour pendant un *rè* ou un *ré* dans l'Ouest et dans le Midi, etc.

Mais le fait qui ressort avec évidence du coup d'œil le plus superficiel jeté sur l'ensemble du pays,
15 c'est que toutes ces variantes de phonétique, de morphologie et de vocabulaire n'empêchent pas une unité fondamentale, et que d'un bout de la France à l'autre les parlers populaires se perdent les uns dans les autres par des nuances insensibles. Un
20 villageois qui ne saurait que le patois de sa commune comprendrait surement celui de la commune voisine, avec un peu plus de difficulté celui de la commune qu'il rencontrerait plus loin en marchant dans la même direction, et ainsi de suite jusqu'à un
25 endroit où il n'entendrait plus que très péniblement l'idiome local.

En faisant autour d'un point central une vaste chaîne de gens dont chacun comprendrait son voisin de droite et son voisin de gauche, on arriverait à couvrir

səp̃:dã i nu sra p̃sibl də dist̃:ge de zo:n.
 kəm l ɔlivje s aret a tel lin\, lə mais a tɛl o:tr\
 la vin' a yn o:tr ākə:r, nu vɛ:rō de sō, de mo,
 də fərn, kuvri:r yn sarten rɛʒjō e n pa penetre
 dōz yn o:tr. nu rmarkrō/ par egzã:pl, kə l mɛm 5
 vɛrb' sɛ prɔnō:s duna u dyna dã tu l midi,
 done u dune dã tu l nɔ:r; k ɔ di' ɔ fa'
 dō tu l sã:tr, me ɔ ka' dã l ɛkstrɛm nɔ:r'
 e l ɛkstrɛ:m syd; kə lə rwa' u lə rwe' də l ɛst'
 e dy sã:tr' a pur pã:dã ɔ rɛ' u ɔ rɛ' dã l wɛst' 10
 e dã l midi, ɛtsetera.

me l fɛt' ki rsɔ:r' avɛk evidã:s dy kudæ:j
 lə ply sypɛrfisjɛl ʒɔtɛ syr l ă:sã:blɛ dy pei,
 s ɛ k tut' se varjã:t də fɔnetik, də mɔrfɔlɔʒi
 e d vɔkabyɛlɛ:r n ă:pɛʃ pa' yn ynite fō:damã:tal, 15
 e k d ɔ bu d la frã:s' a l o:trɛ le parle
 pɔpylɛ:r sɛ pɛrd' lez ɔ dã lez o:tr' par de nɔqã:s'
 ɛsã:sibl. ɔ vilazwa ki n sɔrɛ kə l patwa
 d ɛa kɔmyn kō:prã:drɛ sy:rmã sɛlɔi
 d la kɔmyn vwazin, avɛk ɔ pɛ ply' d difikylte 20
 sɛlɔi d la kɔmyn k i rã:kō:trɛrɛ ply lwɛ' ă marʃã
 dō la mɛm dirɛksjō, e ɛ:sitsqit ʒyska ɔn ă:drwa
 u i n ă:tã:drɛ ply' kə trɛ' pɛ:niblɛmã l idjo:m
 lɔkal.

ă fɛzãt o:tu:r d ɔ pwɛ' sã:tral yn vastɔ ʃɛ:n' 25
 də ʒã' dō ʃakɔ kō:prã:drɛ sō vwazɛ d drwat'
 e sō vwazɛ d go:ʃ, ɔn ari:vret a kuvri:r

toute la France d'une étoile dont on pourrait de même relier les rayons par des chaînes transversales continues. Cette observation bien simple, que chacun peut vérifier, est d'une importance capitale; elle a permis
5 à mon savant confrère et ami, M. Paul Meyer, de formuler une loi qui, toute négative qu'elle soit en apparence, est singulièrement féconde, et doit renouveler toutes les méthodes dialectologiques: cette loi, c'est que, dans une masse linguistique de même origine
10 comme la nôtre, il n'y a réellement pas de dialectes; il n'y a que des traits linguistiques qui entrent respectivement dans des combinaisons diverses, de telle sorte que le parler d'un endroit contiendra un certain nombre de traits qui lui seront communs, par exemple,
15 avec le parler de chacun des quatre endroits les plus voisins, et un certain nombre de traits qui différeront du parler de chacun d'eux. Chaque trait linguistique occupe d'ailleurs une certaine étendue de terrain dont on peut reconnaître les limites, mais ces limites ne
20 coïncident que très rarement avec celles d'un autre trait ou de plusieurs autres traits; elles ne coïncident pas surtout, comme on se l'imagine souvent encore, avec des limites politiques anciennes ou modernes (il en est parfois autrement, au moins dans une certaine
25 mesure, pour les limites naturelles, telles que montagnes, grands fleuves, espaces inhabités). Il suit de là que tout le travail qu'on a dépensé à constituer, dans l'ensemble des parlers de la France, des dialectes et ce qu'on a appelé des »sous-dialectes« est un travail
30 à peu près complètement perdu.

tut la frã:s' d yn etwal dõt ð puræ d mæ:m'
rəlje le rəjð par de fɛ:n' trõzversal kð:tiny.
set ɔpservɑ:sjð bjẽ sɛ:pl, kə fækœ pø verifje,
ɛ d yn ẽ:portã:s kapital; ɛl a pærmĩ a mð savã
kð:frær e ami msjə pəl mejɛ:r/ də fœrmylɛ 5
yn lwa, ki tut' negati:v k ɛl swat' ãn aparã:s,
ɛ sɛ:ɣyljermã fekð:d, e dwa rnuvle tut le metod
djalektolɔgik. set lwa, s ɛ k dãz yn mas'
lɛ:gɥistik də mæ:m ɔrigin kəm la nɔ:tr,
i n j a reelmã pa d djalekt; i n j a k de trɛ' 10
lɛ:gɥistik ki ã:trə rɛspɛkti:vmã dã de kð:binɛ:zð
divɛrɛ, də tɛl sort' kə l parle d ɛn ã:drwa
kð:tjɛ:dra œ sɛrtɛ nð:brə də trɛ' ki lɥi srð kəmœ,
par egzã:pl, avɛk lə parle d fækœ de katr ã:drwa
le ply vwazɛ, e œ sɛrtɛ nð:brə də trɛ' ki diferrð 15
dy parle d fækœ d ø. fæk trɛ' lɛ:gɥistik ɔkyp
dajœ:: yn sɛrtɛn etã:dy d terɛ dõt ð pø
rkɔnɛ:trə le limit, mɛ sɛ limit nə kœ:sid kə trɛ'
ra:rmã avɛk sɛl' d ɛn ɔ:trə trɛ' u d plyzjœ:rz
ɔ:trə trɛ; ɛl nə kœ:sid pa' syrta\ kəm 20
ð s l imazɥin suvõt ã:kɔ:r, avɛk de limit pɔlitik
ã:sjɛn u mɔdɛrn\; l il ãn ɛ parfwaz ɔ:trɛmã,
ɔ:mwã dãz yn sɛrtɛn mœzy:r, pur le limit natyrɛl,
tɛl kə mð:tan, grã flœ:v, ɛspa:s inabite. j i sɥi
d la' k tu l trava:j k ðn a depã:se a kðstitɥɛ, 25
dã l ɔ:sõ:blə de parle d la frõ:s, de djalekt e s k ðn
a aple de sudjalekt/ ɛt œ trava:j apøprɛ
kð:plɛ:mã pɛrɔdy.

Il ne faut même pas excepter de ce jugement la division fondamentale qu'on a cru, dès le Moyen Age, reconnaître entre le »Français« et le »Provençal« ou la langue d'oui et la langue d'oc. Ces mots n'ont de sens
5 qu'appliqués à la production littéraire : de bonne heure, au Nord comme au Midi, les écrivains ont employé, pour se faire comprendre et goûter dans un cercle plus étendu, des formes de langage qui, pour des raisons historiques ou littéraires, avaient plus de faveur que les autres,
10 et la langue littéraire du Nord étant bien distincte de celle du Midi, l'opposition entre le Provençal et le Français a paru claire et sensible. Mais déjà au Moyen Age on trouve des écrits qu'on est embarrassé de ranger dans l'une ou l'autre catégorie, et que se disputent les
15 recueils de textes Français et Provençaux. C'est bien autre chose si on essaye, comme l'ont fait il y a quelques années deux vaillants et consciencieux explorateurs, de tracer de l'Océan aux Alpes une ligne de démarcation entre les deux prétendues langues. Ils
20 ont eu beau restreindre à un minimum les caractères critiques qu'ils assignaient à chacune d'elles, ils n'ont pu empêcher que tantôt l'un, tantôt l'autre des traits soi-disant Provençaux ne sautât par-dessus la barrière qu'ils élevaient, et réciproquement. Et comment, je le
25 demande, s'expliquerait cette étrange frontière qui de l'Ouest à l'Est couperait la France en deux en passant par des points absolument fortuits ? Cette muraille imaginaire, la science, aujourd'hui mieux armée, la renverse, et nous apprend qu'il n'y a pas deux Frances,
30 qu'aucune limite réelle ne sépare les Français du Nord

il nœ fo mœm paz' ɛksepte de s ʒy:ʒmã la divi:zjõ
fõ:damã:tal k õn a kry\ de l mwajenã:ʒ/
røkone:tr ãtrø l frã:sẽ e l prövã:sal, u la lã:g d wi'
e la lã:g d øk. se mo' n õ d sã:s' k aplike
a la prødyksjõ literæ:r; dœ bœn œ:r, o nœ:r' 5
kœm o midi, lez ekri:vẽ õt ã:plwaje, pur sœ fœr
kõ:prã:dr e gute dõz œ sœrklø plyz etõ:dy, de fœrm'
dœ lã:ga:ʒ/ ki pur de rœ:zõ istorik u literæ:r,
avœ ply d favœ:r kœ lez o:tr\, e la lã:g' literæ:r
dy nœ:r' etã bjẽ distẽ:kt dœ sœl' dy midi, l øpo:zisjõ 10
ãtrø l prövã:sal e l frã:sẽ a pary klær' e sã:sibl.
me de:ʒa o mwajenã:ʒ õ tru:v' dez ekri
k õn et ã:barase d rã:ʒe dã l yn u l o:trø kategori,
e kœ s dispyt le rkœ:j dœ tœkst' frã:sẽ e prövã:so.
s œ bjẽn otrø fo:z'/ si õn esœ:j, kœm l õ fẽ' 15
i j a kœlkœz ane dœ vajã e kõ:sjãsjœz eksploratœ:r,
dœ trase dœ l œsẽ oz alp' yn lin' dœ demarkã:sjõ
ãtrø le dœ' pretã:dy lã:g/. iz õt y bo' rœstrẽ:dr
a œ minimœm le karaktær kritik k iz asinæt
a ʒakyn d œl, i n õ py ã:pœ:ʒe kœ tã:to l œ, 20
tã:to l o:trø de trẽ' swadi:zã prövã:so nœ so:ta
pardœsy la barjær k iz elvœ/ e resiprœkmã.
e kœmã/ ʒœ l dœmõ:d\, s œksplikrœ sœt etrã:ʒ
frœ:tjær ki d l wœst' a l œst' kuprœ la frã:s' ã dœ,
ã pa:sã par de pwẽ apœœlymã fœrtqi\ ? 25
sœt myrã:j imãʒinær, la sjã:s' øʒœrdqi mjœz arme
la rã:vers, e nuz aprã k i n j a pa' dœ' frã:s',
k ø:kyn limit reøl nœ separ le frã:sẽ dy nœ:r'

de ceux du Midi, et que d'un bout à l'autre du sol national nos parlers populaires étendent une vaste tapisserie dont les couleurs variées se fondent sur tous les points en nuances insensiblement dégradées

- Voilà donc acquis le fait général de l'unité essentielle et de la variété régionale et locale des parlers de France. Si nous examinons le vocabulaire et la grammaire qui leur sont en très grande partie communs, nous y découvrons sans peine la plus visible affinité
10 avec les langues qui se parlent en Espagne, en Italie, dans une partie de la Suisse et du Tyrol, et dans la lointaine Roumanie. Cette affinité, reconnue aujourd'hui par la science, était autrefois proclamée instinctivement et ramenée à sa source par les langues elles
15 mêmes. Si on avait demandé, il y a un millier d'années, à un habitant de la Gaule, de l'Espagne, de l'Italie, de la Rhétie ou de la Mésie: »Que parles-tu?« il aurait répondu, suivant son pays: »*Romanz*, *Romanzô*, *Romance*, *Roumounsch*, *Roumeuns*«, toutes formes
20 variées d'un seul et même mot, l'adverbe *Romanice*, qui signifie »dans la langue des Romains«. La langue que nous parlons, que parlent les autres peuples que je viens de nommer, est le *Roman*, la langue des *Romani*, c'est-à-dire le Latin; c'est pour cela qu'on appelle ces
25 peuples *Romans*, leurs langues les langues *Romanes*, et qu'il existe ou qu'il devrait exister entre eux un sentiment de solidarité et d'union remontant au tems où tous portaient avec orgueil ce nom qu'aujourd'hui ils ont oublié, sauf dans les Alpes et dans les Balkans.

də sə dy midi, e k d œ but' a l o:trə dy səl'
 nasjonal no parle pəpylɛ:r etɑ:d yn vastə
 tapisri dō le kulœ:r varje sə fō:d' syr tu le pwɛ'
 ɑ̃ nqɑ:s' ɛ̃sɑ:sibləmɑ̃ degrade
 vwala dō:k aki lə fɛt' ʒɛnɛrəl də l ynite 5
 esɑ̃ sjɛl e d la varjete rɛʒjonal e lokal
 de parle d frɑ:s. si nuz egzaminō l vəkabylɛ:r
 e la gramɛ:r ki lœr sōt ɑ̃ trɛ' grɛt parti kœmœ,
 nuz i dekuvrō sɔ̃ pɛn' la ply vizibl afinite
 avɛk le lɑ:g' ki s parl' ɑ̃n ɛspan, ɑ̃n itali, 10
 dɑ̃z yn parti d la sqis' e dy tirəl, e dɑ̃ la lwɛ:tɛn
 rumani. sɛt afinite, rœkœny ɔʒœrdqi par la sjɑ:s,
 etɛt o:trɛfwa prœkla:me ɛ:stɛkti:vmɑ̃ e ramne
 a sa surs' par le lɑ:g' ɛlmɛ:m—. si ɔ̃n avɛ dmɑ̃:de,
 i j a œ milje d ane, a œn abitɑ̃ d la go:l, 15
 də l ɛspan, də l itali, də la rɛ:si u d la mɛ:zi,
 kœ' parlœ ty? il œrɛ rɛpō:dy sqi:vɑ̃ sō pei, romants,
 romɑn'tso, roman'tsœ, rumunʃ, rumœns, tut
 form' varje d œ sœl e mœm mo, l adverb
 romɑ:x'nike, ki sinifi dɑ̃ la lɑ:g' de rœmɛ. la lɑ:g' 20
 kœ nu parlō, kœ parlœ lez o:trə pœplœ kœ ʒ vjɛ
 d nœme, ɛ lœ rœmɑ̃, la lɑ:g' de romɑ:'ni,
 sɛtɑ:li:r lœ latɛ; s ɛ pur sa' k ɔ̃n apɛl sɛ pœplœ
 le pœplœ rœmɑ̃, lœr lɑ:g' le lɑ:g roman,
 e k il egzist u k i dvɛrɛt egziste ɑ̃:tr œ' œ sɑ̃:timɑ̃ 25
 də sɔ'lidarite e d ynʒō/ rœmō:tɑ̃t o tɑ̃' u tu:s'
 port:t avɛk œrgœ:j sə nō' k ɔʒœrdqi iz ɔ̃t ublie,
 so:f dɑ̃ lez alp' e dɑ̃ le balkɑ̃.

Nous parlons Latin, ai-je dit. Il ne faut plus, en effet, répéter, comme on le fait trop souvent, que les langues Romanes »viennent« du Latin, qu'elles sont les »filles« dont la langue Latine est la »mère«. Il n'y
5 a pas de langues mères et de langues filles. Le langage, sous l'empire d'impulsions encore mal connues, les unes d'ordre physiologique, les autres d'ordre psychologique, va sans cesse en se modifiant, mais ses états successifs ne se séparent pas avec plus de netteté que
10 ses variations locales. Si les formes principales de la langue Indo-européenne, l'Indien, le Grec, le Latin, le Celtique, le Germanique, le Slave, nous apparaissent comme parfaitement distinctes les unes des autres, cela tient à ce que les peuples qui les parlent vivent
15 depuis longtemps isolés et à ce que nous ne possédons sur l'évolution de chacune d'elles que des notions absolument fragmentaires. Il en est de même pour le Latin et les langues Romanes. Le Latin classique nous semble bien nettement différent, je ne dis pas du Français
20 actuel ou de tel patois du Nord ou du Midi, mais de la langue que nous représentent nos plus anciens textes vulgaires. Faites attention qu'il n'en diffère guère plus que la langue de ces textes ne diffère des parlers modernes, et considérez que le Latin classique
25 nous présente une immutabilité tout à fait factice et trompeuse.

En réalité, depuis le tems où Rome a commencé de conquérir l'empire qu'elle devait tant accroître et d'y
porter sa langue, cette langue n'a cessé de se modifier
30 dans sa prononciation, ses formes et son vocabulaire.

nu parlō latē/ ε:ɣ di. il nə fo ply/ ān efē\,
 rēpetē/ kōm ɔ l fe tró suvā, kə le lā:g
 rōman vjen' dy latē, k ɛl sō le fi:j' dō la lō:g
 latin ε la mæ:r. i n j a pa' d lā:g mæ:r' e d lā:g
 fi:j. lə lā:ga:ɣ, su l ā:pi:r d ē:pylsjō ākər mal' 5
 kōny, lez yn' d ɔrdrə fizjələɣik, lez o:trə
 d ɔrdrə psikələɣik, va sā:sæ:s ā s mōdifjā; me
 sez eta syksəsif nə s sepa:r pa:z' avək ply d nətē
 kə se varja:sjō lōkal. si le fōrm' prē:sipal
 də la lā:g' ē:docərəpeən, l ē:djē, lə grək, lə latē, 10
 lə seltik, lə ɣermanik, lə sla:v, nuz aparəs
 kōm parfətmā distē:kt lez yn dez o:tr, sēla tjēt'
 a s kə le pœplə ki le parl' vi:v' dœpqi lō:tā
 izələ, e a s kə nu n pōsedō syr l evəlsjō d ɣakyn
 d ɛl' kə de no:sjō apsəlymō fragnā:tē:r. il ān 15
 ε d mæ:m' pur lə latē e le lā:g rōman. lə latē
 klasik nu sār:blə bjē nētmā dīfērā, lɣə n di pa'
 dy frā:sə aktqəl u d təl patwa dy nō:r' u dy midi/,
 me d la lā:g' kə nu rprezā:t no plyz ā:sjē təkstə
 vylgær/. fəts atā:sjō k i n ā difær gær plys' 20
 kə la lā:g' də se təkst' ne difær de parle
 mōdərn, e kō:side:re kə l latē klasik nu prezā:t
 yn immytabilitē tutafə faktis e trō:pō:z.

ā realite, dœpqi l tā' u rəm' a kōmā:se
 d kō:keri:r l ā:pi:r k ɛl dəvə tāt' akrwa:tr/ 25
 e d i pōrte sa lā:g, sət lā:g' n a sē:se də s mōdifje
 dā sa prōnōsjā:sjō, se fōrm' e sō vəkabylē:r.

L'orthographe reçue, la grammaire officielle, l'imitation des écrivains les uns par les autres nous masquent à peu près complètement cette évolution pendant des siècles; mais sous la mince et brillante couche qui
5 le recouvre à la surface et semble l'immobiliser, le fleuve bouillonne et roule et, le renouveau venu, il reparaît à nos yeux dans toute la liberté de son cours naturel. Le Latin grammatical, par des raisons que vous connaissez, resta longtems la seule langue
10 écrite; mais à partir du neuvième siècle, en France d'abord, le Latin vivant osa s'exprimer par l'alphabet, et bientôt se produisirent toutes ces formes populaires du Latin dont quelques-unes sont devenues à leur tour d'illustres langues littéraires, tandis que beaucoup
15 d'autres, jusqu'à nos jours, n'ont pas obtenu l'honneur de la notation par l'écriture.

GASTON PARIS, *discours prononcé
au Congrès des Sociétés Savantes
le 26 Mai 1888.*

20 Les expéditions coloniales.

(L'orateur, répondant à l'évêque d'Angers, combat la politique coloniale du gouvernement. Après avoir examiné la question au point de vue des intérêts de la France, il aborde la question de droit et s'attache
25 à flétrir le droit de conquête.)

Comment! voilà des peuples que vous voulez bien ne plus appeler des races inférieures, — il n'y a pas

l ɔrtagraf rəsy, la gramɛ:r ɔfisjɛl, l imita:sjɔ̃
 doz ekri:vɛ lez ɛ par lez ɔ:trə nu mask' apɛprɛ
 kɔ̃plɛtmɔ̃ sɛt evɔlɔysjɔ̃ pãdã de sjɛkl; me su
 la mɛ:s' e brijã:t kuf' ki lə rku:vr' a la syrfas
 e sɔ̃:blə l imɔbili:ze, lə flɛ:v' bujɔn e ru:l', 5
 e lə rnuvo vny'/ il rɛparɛt a noz jø' dɔ̃ tut
 la libɛrtɛ dɛ sɔ̃ ku:r' natyrɛl. lə latɛ' gramatikal,
 pɛr de rɛ:zɔ̃ k vu kɔnɛ:se, rɛsta lɔ̃tã la sɔl
 lã:g' ekrit; mɛz a parti:r dy nœvjɛm sjɛkl,
 ɔ̃ frã:s' dabɔ:r, lə latɛ vi:vã ɔ:za s ɛksprime 10
 par l alfabɛ, e bjɛ:to sɛ prɔdqizir tut se fɔrm'
 pɔpylɛ:r dy latɛ/ dɔ̃ kɛlkɛzyn sɔ̃ dɔvny a lɛr tu:r'
 d ilystrɛ lã:g' literɛ:r, tã:dik bɔ:ku d ɔ:tr\,
 ʒysk a no ʒu:r, n ɔ̃ paz ɔptɔny l ɔnɔɛ:r
 dɛ la nɔtɔ:sjɔ̃ par l ekri:ty:r. 15

gastɔ pa:ri:s, disku:r prɔnɔ:se
 o kɔ̃:grɛ de sɔsjɛtɛ savã:t,
 lə vɛtsis mɛ' dizqisã katrɔvɛqit

lez ɛkspedisjɔ̃ kɔlɔnjal.

l ɔratɛ:r, repɔ̃:dã a l evɛ:k d ɔ̃:ʒe, kɔ̃:ba 20
 la pɔlitik kɔlɔnjal dy guvɛrnɔmã. aprɛz avwa:r
 ɛʒzamine la kɛstjɔ̃ o pwɛ d vy' dez ɛ:terɛ
 d la frã:s, il abɔrd la kɛstjɔ̃ d drwa' e s ataf
 a fletri:r lə drwa d kɔ̃:kɛ:t].

「kɔmã\! vwala de pœplɛ kə vu vule bjɛ̃ 25
 n plyz aple de ras' ɛ:ferjɔɛ:r/, l i n j a pɔ

longtems qu'on a consenti à ne plus les appeler ainsi,
— mais que vous appelez au moins des tard-venus de
la civilisation, des cadets dont d'autres sont les aînés
et auxquels ces aînés doivent tendre la main pour leur
5 apporter la richesse et la science. Et ces dons du travail
et de la paix, c'est le fer à la main que vous les présentez,
que vous les imposez ! C'est dans la flamme et le sang
que vous faites éclater à leurs yeux votre supériorité !
Et alors que vous protestez si hautement et si éner-
10 giquement, au nom de votre cœur de Français et d'Al-
sacien, contre les crimes et les fautes de la conquête
en Europe ; alors que vous ne reconnaissez en Europe
à aucune puissance le droit d'enlever à une autre un
seul lambeau de son territoire, c'est-à-dire de sa chair
15 nationale, vous prétendez avoir non seulement le droit,
mais le devoir de dominer, d'asservir, d'exploiter d'au-
tres peuples, qui sont peut-être moins avancés que
nous dans la civilisation, mais qui n'en ont pas moins
leur personnalité, leur nationalité comme nous, et
20 n'en sont pas moins attachés à leur indépendance et
à celle de leur sol natal.

Ils sont pauvres, dites-vous, et ils sont faibles.
Il y a des régions sauvages, en effet, misérables, igno-
rantes, où l'homme vit encore caché dans des tanières,
25 comme un demi-animal (ou comme les paysans nos-
pères du bon vieux temps et du grand siècle, mon-
seigneur), mais où, tout sauvage et barbare qu'il soit,
il ne tient pas moins à sa patrie que nous à la nôtre ;
où comme nous, — peut-être plus que nous, car il
30 n'a que cela, — il est jaloux de sa liberté.

l̥s:tā k ɔn a k̥s:sāti a n ply lez aple ɛ:si],
 m̥e k vuz aplez o:mwē de ta:r v̥eny d la sivilizɑ:sj̥ō,
 de kad̥e d̥ō d o:tr̥e s̥ō lez e:ne e o:k̥el sez e:ne
 d̥wav t̥ā:dr̥e la m̥ē pur l̥er ap̥orte la rif̥es e la sj̥ā:s.
 e se d̥ō' dy trava:j e d la p̥e, s ɛ l f̥e:r' a la m̥ē 5
 k vu le prez̥ā:te, k vu lez ɛ:po:ze/! s ɛ d̥ā la fl̥a:m'
 e l̥e s̥ā' k̥e vu f̥et ekla'te a l̥erz j̥ō' v̥otr̥e syperj̥orite/!
 e al̥:r k̥e vu pr̥ot̥este si ho:t̥m̥ā e si en̥e'z̥ikm̥ā,
 o n̥ō' d v̥otr̥e k̥e:r' d̥e fr̥ā:s̥e e d alzasj̥ē, k̥ōtr̥e le krim'
 e le fo:t' d̥e la k̥ō:k̥e:t ān ɔer̥p; al̥:r 10
 k̥e vu n̥ r̥ək̥n̥e:sez ān ɔer̥p a o:ʃkyn' p̥u:s̥ā:s
 l̥e dr̥w̥a' d ālve a yn o:tr̥e ɔ̥e s̥el l̥ā:bo
 d̥e s̥ō teritwa:r, setadi:r d̥e sa ʃ̥e:r' nasj̥onal,
 vu pr̥et̥ā:dez avwa:r n̥ō s̥el̥m̥ā l̥e dr̥w̥a,
 m̥e l̥ ʃ̥d̥e' v̥wa:r\ d̥e d̥om̥ine, d̥e as̥ervi:r, d̥e ɛkspl̥wate 15
 d̥e o:tr̥e p̥epl, ki s̥ō p̥et̥e:tr̥e mw̥ēz̥ av̥ā:se k nu'
 d̥ā la sivilizɑ:sj̥ō, m̥e ki n̥ ān ɔ̥ p̥a mw̥ē'
 l̥er p̥ers̥onalite, l̥er nasj̥onalite k̥om nu,
 e n̥ ā s̥ō p̥a mw̥ēz̥' at̥afe a l̥er ɛd̥e'p̥ā:d̥ā:s e a s̥el'
 de l̥er s̥el natal/. 20

il s̥ō po:v̥r̥e ʃ̥dit vu], e i s̥ō f̥e:bl/. il j̥ a'
 d̥e r̥eʃ̥j̥ō so:va:z/ ʃ̥ān ef̥], mizerabl,
 in̥or̥ā:t, u l̥ ɔm' vit ā:k̥o:r k̥afe d̥ā de tanj̥e:r,
 k̥om ɔ̥e d̥mi' animal, ʃ̥u k̥om le p̥eiz̥ā
 no p̥e:r' dy b̥ō v̥j̥e t̥ā' e dy gr̥ā sj̥ekl̥e/ 25
 m̥ēs̥en̥e:r], m̥ez u, tu so:va:z e barbar k̥il swa,
 il n̥e t̥j̥ē p̥a mw̥ēz̥' a sa patri k̥e nu' a la no:tr̥;
 u k̥om nu, p̥et̥e:tr̥e plys' k̥e nu, kar il n̥ a k̥e sla,
 il ɛ ʒ̥alu d̥e sa lib̥erte.

Il y a, messieurs les gouvernants, des lambeaux de territoire, qui, à vos yeux, ne sont rien, car ils sont sans valeur vénale sur notre marché; dont vous disposez à votre gré dans vos cabinets et dans vos chancelleries; que vous déchirez comme les chiffons de papier sur lesquels vous inscrivez vos traités et vos ordres; que vous vous appropriez en vous les faisant céder par d'autres qui n'y ont pas plus de droits que vous, ou que vous faites envahir par vos soldats comme des choses mortes et insensibles. Et ces territoires, c'est la vie même, c'est le corps et le sang de ces pauvres gens, c'est leur Alsace à eux, c'est leur Lorraine à eux. Pour eux, et devant l'humanité comme devant Dieu, elle vaut les nôtres!

Messieurs, je crois que les grands peuples, en même temps qu'ils sont jaloux de leur indépendance et de leur dignité, doivent être respectueux de l'indépendance et de la dignité des autres. Je crois que les grands peuples, ceux qui ont le bonheur de posséder des capitaux et des lumières, ceux qui ont dans les mains tous les moyens de dompter la nature, de la fertiliser, d'en faire jaillir les trésors qu'elle recèle, au lieu de s'emparer des terres neuves par la force, ont à leur disposition des façons bien autrement économiques et bien autrement sûres de se procurer les avantages que leur promettent ces terres nouvelles; c'est de gagner à ceux, par leur richesses, par leurs lumières, par l'afflux de leurs capitaux, par leur exemple, par les entreprises qu'ils fondent, ceux qui occupent ces pays; c'est de se faire ouvrir, en le fécondant, ce

il j a' / me:sjə le guvərnā, de lā:bo d teritwa:r
 ki a voz jə / nə sō rjē, kar i sō sã valœ:r venal
 syr notrə marʃe; dō vu dispo:ze a votrə gré
 dō: vo kabine e dā vo fā:səlri; kə vu defi:re kəm le fifō
 d pa'pje syr lekəl vuz ěskri:ve vo tre:te 5
 e voz ōdr; kə vu vuz aprōpie ā vu le fəzā
 sede par d o:trə ki n i ō pa ply d drwa k vu,
 u k vu fət āvai:r par vo sōlda kəm de ʃo:z
 mōrt' e ě:sā:sibl. e se teritwa:r, s ɛ la vi mē:m,
 s ɛ l kō:r' e l sā də sə po:vre ʒā, s ɛ lœr alzas a ø, 10
 s ɛ lœr lœ:r:n a ø. pur ø, e dvā l ymanite
 kəm dəvā djø, ɛl vo le no:tr\!

me:sjə, ʒə krwa' kə le grā pœpl, ā mēm tā'
 k i sō ʒalu d lœr ě:depā:dā:s e d lœr dinite,
 dwav ɛ:trə rəs'pəktqø d l ě:depā:dā:s e d la dinite 15
 dez o:tr. ʒə krwa' k le grā pœpl, sə' ki ō l bōnœ:r
 də pōsede de kapito e de lymjœ:r, sə' ki ō dā le mē'
 tu le mwajē də dō:te la naty:r, də la fētili:ze,
 d ā fœ:r ʒaji:r le trezœ:r k ɛl rəsəl, o:ljə
 də s ā:pa:re de tē:r nœ:v' par la fōrs, ōt 20
 a lœr dispo:zisjō de fasō bjēn otrēmāt
 ekōnōmik e bjēn' otrēmā sy:r' də s prōky:re
 lez avā:ta:ʒ kə lœr prōmēt se tœ:r nuvel\;
 s ɛ d gā:ne a ø' par lœr rifēs, par lœr lymjœ:r,
 par l afly d lœr kapito, par lœr egzā:pl, 25
 pa: lez ā:trəpri:z k i fō:d, sə ki økyp se pei;
 s ɛ d sə fœ:r uvri:r ā l fekō:dā, sə

monde qui les attend ; c'est d'y faire disparaître à la fois et la stérilité du sol et la barbarie des âmes

Lorsqu'on étudie les récits des historiens, dit Michelet, lorsqu'on voit des peuples civilisés faire leur
15 trouée par la force à travers les parties barbares du globe, lorsqu'on voit les Pizarre, les Cortès et leurs émules créer ces empires lointains qui ont immortalisé leur nom, mais qui ont immortalisé aussi le renom de leur cruauté, on éprouve deux sentiments. Le premier, c'est celui de l'admiration pour l'audace, l'énergie, le talent et l'obstination dont l'homme est capable pour maîtriser les éléments, franchir les mers et dominer la planète ; l'on admire la puissance de la nature humaine, même dans ces œuvres que l'on ne
15 peut s'empêcher de détester. Et le second sentiment, c'est celui de l'étonnement en face de la maladresse avec laquelle ces qualités sont employées ; c'est de voir l'homme si inhabile en tout ce qui touche l'homme, venant, navigateur ou explorateur, en ennemi au lieu
20 de venir en auxiliaire ; brisant les jeunes peuples qui eussent été, chacun dans son petit monde, l'instrument spécial ; et incapable de comprendre que les populations indigènes, faites à leur sol, acclimatées, adaptées comme les races d'animaux aux terrains
25 qu'elles occupent, sont les instruments naturels — providentiels, monseigneur l'évêque d'Angers, — destinés à féconder et à faire valoir ce sol, et qui n'attendent, comme tous les instruments, que l'impulsion d'une main intelligente pour donner ce qu'ils peuvent
30 donner. —

mō:d ki lez atā; s ε d i fæ:r' disparæ:tr a la fwa'
e la ste'rilite dy sol' e la bar'bari dez a:m

lōrsk' ōn etydi le resi dez istorjē/
di miflē\, lōrsk ō vwa' le pœplē sivili:ze fæ: lœr true
par la fōrs' a travæ:r le parti barba:r dy glōb, 5
lōrsk ō vwa' le piza:r, le kōrtæ:s e lœrz emyl
kreē sez ā:pi:r lwē:tē ki ōt immōrtali:ze
lœr nō, me ki ōt immōrtali:ze o:si lœ rnō'
d lœr kryo:te, ōn epru:v l dœ' sā:timā. lœ prēmje,
s ε səlqi d l admirasjō pur l o'das, l enērzi, 10
lœ talā e l ōpstī'nā:sjō dō l ōm' ε kapabl
pur mæ:tri:ze lez elemā, frā:fi:r le mæ:r' e dōmine
la planēt; l ōn admi:r la pqi:sā:s dœ la naty:r ymēn,
mæ:m dā sez œ:vre kœ l ō n pœ s āpē:fe dœ detæste.
e lœ zgō' sā:timā, s ε səlqi d l etōnmā āfas 15
dœ la ma'ladres avæk lakæl se kalite sōt āplwaje;
s ε d vwa:r l ōm' si inabil ā tu' s ki tuf l ōm,
vōnā, navigatœ:r u eksploratœ:r, ān enmi
o:ljœ d vōni:r ān ōksiljæ:r; bri:zā le zœn pœpl'
ki yst ete, fakō dā sō pti mō:d, l ēstrymā 20
spesjal; e ēkapablō d kō:prā:dr kœ le pōpyla:sjō
ē:di:zæn, fæt' a lœr sol, aklimæte, adapte kōm
le ras' d animo o terē k ælz ōkyp, sō lez ēstrymā
na:yrel, l prō'vidā:sjel, mōsænœ:r l evæk d ā:zē,
dæstine a fekō:de e a fæ: valwa:r sœ sol, 25
e ki n atā:d, kōm tu' lez ēstrymā, kœ l ēpylsjō
d yn mē ētelizā:t pur dōnæ s k il pœv dōnæ.

Ces instruments, ces instruments vivants et sacrés, l'homme, comme un maladroit, comme un prodigue qui foule aux pieds les richesses qui lui ont été départies, croit pouvoir les anéantir sans crime et sans
5 dommage. Et à leur place il importe l'esclavage des nègres, et, à la suite, toutes les calamités, toutes les misères et toutes les infamies qui ont déshonoré et ensanglanté jusqu'à nos jours la libre république des États-Unis elle-même. Ailleurs il fait de ces terres,
10 qu'il n'aurait tenu qu'à lui de fertiliser, des déserts arides et ensanglantés. Et au lieu d'être un ami et un initiateur, au lieu de faire bénir le nom des peuples avancés et de justifier par ses œuvres le droit d'aïnesse dont il s'enorgueillit, il sème sous ses pas la crainte,
15 la misère, la stérilité; il rencontre la guerre et la maladie; et il recueille la malédiction par dessus le marché. J'ose concevoir pour la France un autre idéal!

FRÉDÉRIC PASSY, *discours prononcé à la
Chambre des Députés sur le vote des crédits
pour les expéditions du Tonkin et de
20 Madagascar, le 22 Décembre 1885.*

Discours de Mirabeau

sur la mort de Franklin.

Messieurs, Franklin est mort. Il est retourné au
25 sein de la Divinité, le génie qui affranchit l'Amérique et versa sur l'Europe des torrents de lumière.

sez ěstrymã, sez ěstrymã vi:vã e sakre, l om,
 kãm ô maladrwa, kãm ô prädig ki ful o pje le rifes
 ki lqi ðt ete departi, krwa puvwa:r lez aneã:ti:r
 sã krim' e sã doma:z. e a lœr plas' il ěpœrt
 l æklava:z de nœ:gr, e a la sqit, tut le ka'lamite\, 5
 tut le mizœ:r e tut lez ě:fa'mi/ ki ô dezœnœ:re
 e ôsã:glã:te zysk a no zur' la librœ repyblik
 dez etazyni elmœ:m. ajœ:r il fœ d se tœ:r,
 k il n œrœ tny k a lqi' d fertili:ze, de dezœ:r
 arid e ãsã:glã:te. e o:ljœ' d œ:tr œn ami 10
 e œn inisjatœ:r, o:ljœ d fœr be:nir lœ nō' de pœplœz
 avo:se e d zystifje par sez œ:vrœ lœ drwa d e:nœs
 dōt il s ãnœrgœji, il sœm' su se pa' la krœ:t,
 la mizœ:r, la sterilite; il rãkō:trœ la gœ:r'
 e la maladi; e il rœkœ:j la malediksjo 15
 par dœsy l marfe.

z o:z' kōsœvwœ:r pur la frã:s' œn o:tr' ideal\!

frederik pasi, disku:r prœnō:se a la
 fãb de depyte syr lœ vœt de kredi pur
 lez æpedisjo dy tō:kẽ e d madagaska:r, 20
 le vëndœ desã:b dizqisã katrœvœsẽ:k.

disku:r dœ mirabo

syr la mœ:r de frã:klẽ.

me:sjœ, frã:klẽ œ mœ:r. il œ rtuœ o sẽ'
 d la divinite/ lœ zœ:ni ki afrã:fi l amerik e vœrsa 25
 syr l œrœp de tœrã dœ lymjœ:r/.

Le sage que deux mondes réclament, l'homme que se disputent l'histoire des sciences et l'histoire des empires, tenait sans doute un rang élevé dans l'espèce humaine.

5 Assez longtems les cabinets politiques ont notifié la mort de ceux qui ne furent grands que dans leur éloge funèbre; assez longtems l'étiquette des cours a proclamé des deuils hypocrites. Les nations ne doivent porter que le deuil de leurs bienfaiteurs; les
10 représentants des nations ne doivent recommander à leur hommage que les héros de l'humanité.

Le Congrès a ordonné dans les quatorze états de la confédération un deuil de deux mois pour la mort de Franklin, et l'Amérique acquitte en ce moment ce tribut
15 de vénération pour l'un des pères de sa constitution.

Ne serait-il pas digne de nous, Messieurs, de nous unir à cet acte religieux, de participer à cet hommage rendu, à la face de l'univers, et aux droits de l'homme, et au philosophe qui a le plus contribué
20 à en propager la conquête sur toute la terre? L'antiquité eut élevé des autels à ce vaste et puissant génie, qui, au profit des mortels, embrassant dans sa pensée le ciel et la terre, sut dompter la foudre et les tyrans. La France, éclairée et libre, doit du moins un té-
25 moignage de souvenir et de regret à l'un des plus grands des hommes qui ait jamais servi la philosophie et la liberté.

Je propose qu'il soit décrété que l'Assemblée Nationale portera pendant trois jours le deuil de Benjamin Franklin.
30

lə sa:ʒ' kə də: mɔ̃:d' reklɑ:m, l ɔm'
kə s dispyt l istwa:r de sjɑ:s' e l istwa:r
dez ɑ̃:pi:r tənə sɑ̃ dut' ɔ̃ rɑ̃ elve dɑ̃ l ɛspəs ymən.

ase lɔ̃:tɑ̃ le kabine pɔlitik ɔ̃ nɔtifje la mɔ:r'
də sɔ' ki n fy:r grɑ' kə dɑ̃ lɔer elɔ:ʒ fynɛbr\; 5
ase lɔ̃:tɑ̃ l etiket de ku:r' a prɔklɑ:me de dɔe:j'
ipɔkrit. le nɑ:sjɔ̃ nə dwav pɔrte kə l dɔe:j'
de lɔer bjɛ:fɛtɛ:r\; le rprezɑ:tɑ̃ de nɑ:sjɔ̃ nə dwa:v
rɛkɔmɑ̃:de a lɔer ɔma:ʒ kə le hero d l ymanite.

lə kɔ:grɛ a ɔrdɔne dɑ̃ le katoz eta 10
d la kɔ:federa:sjɔ̃ ɔ̃ dɔe:j' də də: mwa' pur la mɔ:r'
də frɑ̃:klɛ, e l amerik akit ɑ̃ s mɔmɑ̃ sɔ triby
d vɛnerɑ:sjɔ̃ pur l ɔ̃ de pɛ:r' də sa kɔstitysjɔ̃/.

mə sɔt il pa din' də nu'/ me:sjɔ̃, də nuz yni:r
a sɔt akte rliʒjɔ̃, də partisipe a sɔt ɔma:ʒ rɑ̃:dy, 15
a la fas' də l ynivɛ:r, e'\ o drwa d l ɔm, e'\
o filɔzɔf ki a lɔ plys' kɔtribqe a ɑ̃ prɔpaze la kɔ:kɛ:t
syɾ tut la tɛ:r? l ɑ̃:tikite yt elve dez ɔ:tɛl/
a sɔ vast' e pɔisɑ̃ ʒɛ:ni, ki\ o prɔfi de mɔrtɛl,
ɑ̃brasɑ̃ dɑ̃ sa pɑ̃:se lɔ sjɛl' e la tɛ:r, sy dɔ̃:te 20
la fudr' e le tirɑ̃/. la frɑ̃:s, eklɛ:re e libr,
dwa dy mwɛ' ɔ̃ temwana:ʒ də suvni:r e d rɛgrɛ
a l ɔ̃ de ply grɑ' dez ɔm' ki ɛj ʒamɛ sɛrvi la filɔzɔfi
e la libɛrte.

ʒɔ prɔpɔ:z k il swa dekrete kə l asɑ̃:ble nasjonal 25
pɔrtra pɑ̃dɑ̃ trwa:/ ʒu:r' le dɔe:j də bɛ:ʒamɛ
frɑ̃:klɛ.

Le colimaçon.

Sans amis, comme sans famille,
Ici-bas vivre en étranger;
Se retirer dans sa coquille
5 Au signal du moindre danger;
S'aimer d'une amitié sans bornes;
De soi seul emplir sa maison;
En sortir, suivant la saison,
Pour faire à son prochain les cornes;
10 Signaler ses pas destructeurs
Par les traces les plus impures,
Outrager les plus belles fleurs
Par ses baisers ou ses morsures;
Enfin, chez soi comme en prison
15 Vieillir, de jour en jour plus triste;
C'est l'histoire de l'égoïste,
Et celle du colimaçon.

ARNAUD.

Les étoiles qui filent.

20 Berger, tu dis que notre étoile
Règle nos jours et brille aux cieux? —
Oui, mon enfant; mais dans son voile
La nuit la dérobe à nos yeux. —
Berger, sur cet azur tranquille
25 De lire on te croit le secret:
Quelle est cette étoile qui file,
Qui file, file, et disparaît? —

lə kəlɪmɑ:sõ.

sãz ami' \, kəm sã fami:j,
 isi ba vi:vr' ãn etrã:ʒe;
 sə rti:re' dã sa kəki:j
 o sinəl' dy mwẽ:'drə dã:ʒe; 5
 s e:me' d yn amitje' sã bərn;
 də swa sœl' ã:pli:r' sa me:zõ;
 ã sɔrti:r' \, sqi:võ' la sɛ:zõ,
 pur fɛ:r' a sõ prɔʃɛ' le kərn;
 sinale' se pɑ' dəstryktœ:r 10
 par le tras' le plyz ɛ:py:r;
 utrazɛ' le ply bəl flœ:r
 par se be:ze u se mɔrsy:r;
 ã:fɛ' \, ʃe swa' kəm ã pri:zõ
 vjɛj:r' \, də ʒur ã ʒu:r' ply trist; 15
 s ɛ l istwa:r' də l egoist,
 e sɛl' dy kəlɪmɑ:sõ.

arno.

lez etwal ki fil.

bɛʒɛ', ty di' k nɔtr etwal 20
 rɛ'glə no ʒu:r' e bri:j' o sjø?
 wi' ʌmɔn ã:fã'; me dã sõ vwal
 la nqi' la derɔb' a noz jø.
 bɛʒɛ', syr sət azy:r' trã:kil
 də li:r' õ tə krwɑ' l səkɾɛ; 25
 kɛl ɛ' sət etwal' ki fil,
 ki fil', fil', e dispærɛ' \?

Mon enfant, un mortel expire;
Son étoile tombe à l'instant.
Entre amis que la joie inspire
Celui-ci buvait en chantant.

5 Heureux, il s'endort immobile
Auprès du vin qu'il célébrait. —
Encor une étoile qui file,
Qui file, file, et disparaît.

10 Mon enfant, qu'elle est pure et belle!
C'est celle d'un objet charmant:
Fille heureuse, amante fidèle,
On l'accorde au plus tendre amant.
Des fleurs ceignent son front nubile.
Et de l'hymen l'autel est prêt. —
15 Encor une étoile qui file,
Qui file, file, et disparaît!

20 Mon fils, c'est l'étoile rapide
D'un très grand seigneur nouveau-né;
Le berceau qu'il a laissé vide,
D'or et de pourpre était orné.
Des poisons qu'un flatteur distille
C'était à qui le nourrirait. —
Encor une étoile qui file,
Qui file, file, et disparaît.

25 Mon enfant, quel éclair sinistre!
C'était l'astre d'un favori,
Qui se croyait un grand ministre.
Quand de nos maux il avait ri.

mōn ā:fǣ', ðe mǽrtel' ækspi:r\;

sōn etwal' tō:b' a l' ēstā.

ō:tr ami' kə la ʒwa' ēspi:r

səlqi si' by:vēt ā fā:tā.

œrø', il s ā:dō:r' immobil

5

opre dy vē' k il sēlebrē.

ā:kō:r' / yn etwal' ki fil,

ki fil', fil', e dispare\!

mōn ā:fǣ', k el ε py:r' e bēl\!

s ε sēl' d ðen əbʒε' ʃarmā/;

10

fɪ:ʒ œrø:z', amā:t' fidəl,

ō l akord' o ply tǣ:dr' amā —.

de flœ:r' sɛN' sō frō nybil,

e dā l imen' l o:tēl ε prē.

ā:kō:r' yn etwal' ki fil,

15

ki fil', fil', e dispare\!

mō fis', s ε l etwal' rapid

d ðe trē grā' sɛNœ:r' nuvo ne\;

lə bærso' k il a le:se vid,

d ɔ:r' e dā purpr' etet ɔrne.

20

de pwa:zō' k ðe flatœ:r' distil

s etet' a ki' l nuri:rē.

ā:kō:r' yn etwal' ki fil,

ki fil', fil', e dispare\! —

mōn āfǣ', kəl eklær' 「sinistr\!

25

s etē l as'trē d ðe favōri,

ki sə krwəʒet' ðe grā ministrē

kā d no mōz' il avē ri.

Ceux qui servaient ce dieu fragile
Ont déjà caché son portrait. —
Encore une étoile qui file
Qui file, file, et disparaît!

5 Mon fils, quels pleurs seront les nôtres!
D'un riche nous perdons l'appui:
L'indigence glanait chez les autres,
Mais elle moissonnait chez lui.
Ce soir même, sûr d'un asile,
10 A son toit le pauvre accourait. —
Encor un étoile qui file,
Qui file, file, et disparaît.
C'est celle d'un puissant monarque! . . .
Va, mon fils, garde ta candeur,
15 Et que ton étoile ne marque
Par l'éclat ni par la grandeur.
Si tu brillais sans être utile,
A ton dernier jour on dirait:
Ce n'est qu'une étoile qui file,
20 Qui file, file, et disparaît.

BÉRANGER.

La foi.

Pour moi, quand je verrais dans les célestes plaines,
Les astres, s'écartant de leurs routes certaines,
25 Dans les champs de l'éther l'un par l'autre heurtés,
Parcourir au hasard les cieux épouvantés;
Quand j'entendrais gémir et se briser la terre,
Quand je verrais son globe, errant et solitaire,

sə' ki sɛrvɛ' s djɔ frɔʒil
 ɔ̃ de:ʒa' kafe' sɔ̃ pɔrtɾɛ. —
 ɑ:kɔ:r' yn etwal' ki fil,
 ki fil', fil', e disparɛ\!

mɔ̃ fis', kɛl plœ:r'/ srɔ̃ le no:tr\! 5
 d œ rif' nu pɛrdɔ̃' l apɥi;
 l ɛ:diʒɑ:s' glanɛ' ʒe lez o:trɔ/
 mez ɛl' mwa'sɔnɛ ʒe lɥi.
 sɔ swa:r mɛ:m'. sy:r' d œn azil,
 a sɔ twa' lɔ po:vr' akurɛ; 10
 ɑ:kɔ:r' yn etwal' ki fil,
 ki fil', fil', e disparɛ\!

s ɛ sɛl' d œ pɥisɑ' mɔnark/!
 ʁva mɔ̃ fis'\, gard'/ ta kɑ:dœ:r\
 e kœ' tɔ̃n etwal' nə mark 15
 par l ekla' ni pa:r' la grɑ:dœ:r.
 si ty briʒɛ' sɑ̃z ɛ:tr' ytil,
 a tɔ̃ dɛrnʒe ʒu:r' ɔ̃ di:rɛ,
 sɔ n ɛ' k yn etwal' ki fil,
 ki fil', fil', e disparɛ\! 20

berɑ:ʒe.

la fwa.

pur mwa', kɑ ʒ vɛ:rɛ', dɑ le sɛlɛs'tɔ plɛn,
 lez as'trɔ s ekartɑ' dɔ lœr rut' sɛrtɛn,
 dɑ le fɑ' dɔ l etɛ:r' l œ par l o:trɔ hœrte, 25
 parkuri:r' o haza:r' le sjɔz' epuvɑ:te;
 kɑ̃ ʒ ɑ:tɑ:drɛ' ʒɛ:mi:r' e sɔ bri:zɔ la tɛ:r,
 kɑ ʒ vɛ:rɛ' sɔ glɔb', ɛrrɑ' e sɔlitɛ:r,

Flottant loin des soleils, pleurant l'homme détruit,
Se perdre dans les champs de l'éternelle nuit;
Et quand, dernier témoin de ces scènes funèbres,
Entouré du chaos, de la mort, des ténèbres,
5 Seul je serais debout; — seul, malgré mon effroi,
Être infailible et bon, j'espérerais en toi,
Et, certain du retour de l'éternelle aurore,
Sur les mondes détruits je l'attendrais encore!

LAMARTINE.

10

Rappelle-toi.

Rappelle-toi, quand l'aurore craintive
Ouvre au soleil son palais enchanté;
Rappelle-toi, lorsque la nuit pensive
Passe en rêvant sous son voile argenté;
15 A l'appel du plaisir lorsque ton sein palpite,
Aux doux rêves du soir lorsque l'ombre t'invite,
Écoute au fond des bois
Murmurer une voix
Rappelle-toi!

20 Rappelle-toi, lorsque les destinées
M'auront de toi pour jamais séparé;
Quand le chagrin, l'exil et les années
Auront flétri ce cœur désespéré;
Songe à mon triste amour, songe à l'adieu suprême!
25 L'absence ni le temps ne sont rien quand on aime!
Tant que mon cœur battra
Toujours il te dira:
Rappelle-toi!

flotā' lwē de sōlē:j', plœ:rā l om detruqi,
 sē per'drē dā le fā' dē l etērnēl' nqi;
 e kã / dērnje temwē' dē se sē:n' fynēbr,
 ā:tu:rē dy kao', de la mō:r', de tenēbr,
 sœl' ʒə srē dōbu' /; sœl\ malgrē' mōn efrwa, 5
 ē:tr' ē:fajibl e bō', ʒ əsperrēz' ā twa,
 e sērtē dy rētu:r' dē l etērnēl' ərō:r,
 syr le mō:d' detruqi' ʒə l atā:drēz' ā:kō:r\!
 lāmartin.

rapel twa.

10

rapel twa', kã l ərō:r' krē:ti:v
 u:vr o sōlē:j' sō palēz' ā:fā:te;
 rapel twa', lōrskə la nqi' pā:si:v
 pā:s ā rē:vā' su sō vwal' arʒō:te;
 a l apēl' dy ple:zi:r' lōrskə tō sē' palpit 15
 o du rē:v' dy swa:r' lōrskə l ō:brē t ē:vīt.
 ekut' o fō de bwa
 myrmy:rē yn vwa/
 rapel twa\!

rapel twa', lōrskə le dēs'tinē' 20
 m ərō dē twa' pur ʒamē' sēpa:rē;
 kã lē ʒagrē', l egzil' e lez ane
 ərō flē:tri' sē kœ:r' dezēspe:rē;
 sō:ʒ' a mō trist amur', sōʒ a l adjē' sypre:m\!
 l apsā:s' ni lē tã' nē sō rjē' kāt ōn ē:m\; 25
 tã' k mō kœ:r batra
 tuʒu:r' il tē di:ra,
 rapel twa\!

Rappelle-toi quand sous la froide terre
Mon cœur brisé pour toujours dormira;
Rappelle-toi quand la fleur solitaire
Sur mon tombeau doucement s'ouvrira;
5 Je ne te verrai plus; mais mon âme immortelle
Reviendra près de toi comme une sœur fidèle:
Écoute dans la nuit
Une voix qui gémit:
Rappelle-toi.

10

MUSSET.

La fraternité.

Le laboureur m'a dit en songe, Fais ton pain,
Je ne te nourris plus, gratte la terre et sème;
Le tisserand m'a dit: fais tes habits toi-même;
15 Et le maçon m'a dit: prends la truelle en main.

Et seul, abandonné de tout le genre humain,
Dont je portais partout l'implacable anathème,
Quand j'invoquais du Ciel la pitié suprême,
Je trouvais des lions debout sur mon chemin.

20 Je m'éveillai, doutant si l'aube était réelle:-
De hardis compagnons sifflaient sur leur échelle,
Les métiers bourdonnaient, les champs étaient semés;

Je compris mon bonheur, et qu'au monde où nous sommes
Nul ne peut se vanter de se passer des hommes,
25 Et depuis ce jour là je les ai tous aimés.

SULLY PRUDHOMME.

rapel twa', kã su la frwad' tæ:r
 mō kær bri:ze' pur tuzur' dærmī:ra;
 rapel twa', kã la flœ:r' sölite:r
 syr mō tō:bo' dusmã' s uvri:ra;
 ʒœ' n tæ væ:re ply', me mōn a:m' immørtel 5
 rævǣ:dra' præ dæ twa' kœm yn sœ:r' fidel;
 ekut' dã la nqi
 yn vwa' ki ʒe:mi,
 rapel twa\!

mysæ. 10

la fraternite.

læ laburœ:r' m a dit' ã sō:ʒ' fæ tō pē,
 ʒœ' n tæ nuri ply' / grat la tæ:r' e sœm\;
 læ tisirã' m a di' / fæ tez abi' twamæ:m;
 e læ mɑ:sō m a di' / prã la tryel' ã mē. 15

e sœl' / abã:dœne' dæ tu' l ʒã:r ymē
 dō ʒ porté' partu' l ê:plakabl' anatæ:m,
 kã ʒ ê:vœkē' dy sjel' la pitje' sypræ:m,
 ʒæ tru:vē' dæ ljō' dæbu' syr mō ʒmē.

ʒæ m evæje\, dutã' si l o:b' etæ reæl\; 20
 dæ hardi' kō:panō' siflæ' syr lær eʃæl,
 le metje' burdœnē, le ʃãz' etæ sme;

ʒæ kō:pri' mō bœnœ:r', e k o mō:d' u nu sœm
 nyl' nœ pœ s vã:tē' dæ s pa:se dez œm,
 e dæpqi' sœ ʒu:r la' ʒæ lez e tu:s' e:me. 25
 syli prydœm.

Chanson.

Un jour Dieu, sur sa table
Jouait avec le diable
Du genre humain haï.
5 Chacun tenait sa carte :
L'un jouait Bonaparte
Et l'autre Mastaï.
Un pauvre abbé bien mince,
Un méchant petit prince
10 Polisson hasardeux :
Quel enjeu pitoyable !
Dieu fit tant, que le diable
Les gagna tous les deux.
» Prends, lui dit Dieu le père,
15 Tu n'en sauras que faire ! «
Le diable dit : » Erreur ! «
Et ricanant sous cape
Il fit de l'un un pape,
De l'autre un empereur¹⁾.
20

VICTOR HUGO, *Les châtimens*.

Les Djinns.

Mur, ville,
Et port,
Asile,
25 De mort,

¹⁾ Napoléon trois et Pie neuf.

šõ:sõ.

ôe ʒu:r djø' syr sa tablø
 ʒwæt' avæk læ djɑ:blø
 dy ʒã:r ymẽ' hai.
 ʃakõe' tne sa kart; 5
 l œ' ʒwε bønapart
 e l o:'trə mastai.
 ôe po:vr abe' bjẽ mẽ:s,
 ôe meʃã' pti prẽ:s
 polisõ' hazardø; 10
 kɛl ã:ʒø' pi'twajabl\!
 djø fi tã', kə l djɑ:blø
 le gɑ:nɑ' tu le dø/.
 prã'/ lɥi di djø l pɛ:r\,
 tu n ã sɔrɑ'/ kə fɛ:r\! 15
 læ djɑ:blø di', ɛrœ:r/!
 e rikanã' su kap
 il fi də l œ' ôe pap,
 də l o:tr' œn ã:prœ:r¹⁾.
 viktør y:go, le ʃɑ:timã. 20

le dʒin.

my:r', vil,
 e pɔ:r\,
 azil
 də mɔ:r\, 25

¹⁾ napôleõ trwɑ' e pi nøef.

Mer grise
Ou brise
La brise
Tout dort.

5 Dans la plaine
 Nait un bruit;
 C'est l'haleine
 De la nuit.

 Elle brame
10 Comme une âme
 Qu'une flamme
 Toujours suit.

 La voix plus haute
 Semble un grelot.
15 D'un nain qui saute
 C'est le galop:
 Il fuit, s'élance,
 Puis en cadence
 Sur un pied danse
20 Au bout d'un flot.

 La rumeur approche;
 L'écho la redit.
 C'est comme la cloche
 D'un couvent maudit,
25 Comme un bruit de foule,
 Qui tonne et qui roule,
 Et tantôt s'écroule
 Et tantôt grandit.

mər gri:z

u bri:z

la bri:z/,

tu dɔ:r.

dã la plən

5

nɛt œ brɥi/;

s ɛ l alən

də la nɥi.

ɛl brɑ:m

kəm yn a:m/

10

k yn flɑ:m\

tuʒur sɥi.

la vwa' ply ho:t

sã:bl' œ grəlo.

d œ nɛ' ki so:t

15

s ɛ' l galo.

il fɥi', s elã:s,

pɥiz' ã kadã:s/

syr œ pje' dã:s/

o bu' d œ flo.

20

la rymœ:r'/ aprɔf\;

l eko' la rdi\:

s ɛ' kəm la klɔf/

d œ kuvã' mo:di\,

kəm' œ brɥi d ful

25

ki tən' e ki ru:l,

e tã:to' s ekru:l

e tã:to' grã:di.

- Dieu ! la voix sépulcrale
Des Djinns ! quel bruit ils font.
Fuyons sous la spirale
De l'escalier profond !
5 Déjà s'éteint ma lampe,
Et l'ombre de la rampe
Qui le long du mur rampe
Monte jusqu'au plafond.
- C'est l'essaim des Djinns qui passe,
10 Et tourbillone en sifflant.
Les ifs que leur vol fracasse,
Craquent comme un pin brûlant.
Leur troupeau lourd et rapide,
Volant dans l'espace vide,
15 Semble un nuage livide,
Qui porte un éclair au flanc.
- Ils sont tout près ! — Tenons fermée
Cette salle où nous les narguons.
Quel bruit dehors ! hideuse armée
20 De vampires et de dragons !
La poutre du toit descellée
Ploie comme une herbe mouillée,
Et la vieille porte rouillée
Tremble, à déraciner ses gonds !
- 25 Cris de l'enfer ! voix qui hurle et qui pleure !
L'horrible essaim, poussé par l'aquilon,
Sans doute, o ciel ! s'abat sur ma demeure ;
Le mur fléchit sous le noir bataillon.

djə:\! la vwa' sepylkral
de dʒin'/! kəl brqi' i fõ\!
fujjõ' su la spiral
də l ɛskalje' prɔfõ\!

de:ʒa' s etɛ' ma lã:p, 5
e l ɔ:'brə də la rã:p
ki lə lɔ' dy my:r rã:p/
mɔ:t' ʒysk o plafõ.

s ɛ l esɛ' de dʒin' ki pa:s
e tur'bijən ã siflã; 10
lez if/ kə lœr vɔl' frakas/
krak' kəm œ pɛ' bry:lã.
lœr trupo' lu:r' e rapid
vɔlã' dã l ɛspa:s' vid
sã:bl' œ nɔa:ʒ' livid 15
ki pɔrt' œn eklɛ:r' o flã.

il sɔ tu prɛ'\! ʔtənɔ' fɛrmɛ'
sɛt sal' u nu le nargõ\!
ʔkəl brqi' dɔhɔ:r'\! hidɔ:z' arme/
də vã:pi:r'\ e də dragõ\! 20
la pu'trə dy twa' desele
plwa' kəm yn ɛr'bə muje,
e la vjɛj pɔr'tə ruje\
ʔtrã:bl'/ a dɛrasinɛ' se gõ\!

kri' d l ʔã:fɛ:r'\! vwa ki hyrl'/ e ki plœ:r\! 25
l ɔribl' esɛ', puse' par l akilõ,
sã dut'/ o sjɛl'\, s aba' syr ma dmœ:r;
lə my:r' ʔfle:fi' su lə nwa:r' batajõ.

La maison crie et chancelle penchée,
Et l'on dirait que, du sol arrachée,
Ainsi qu'ils chassent une feuille séchée,
Les vents la roulent avec leur tourbillon!

5 Prophète! si ta main me sauve
De ces impurs démons des soirs,
J'irai prosterner mon front chauve
Devant tes sacrés encensoirs!
Fais que sur ces portes fidèles
10 Meure leur souffle d'étincelles,
Et qu'en vain l'ongle de leurs ailes
Grince et crie à ces vitraux noirs!

Ils sont passés! — Leur cohorte
S'envole et fuit, et leurs pieds
15 Cessent de battre ma porte
De leurs coups multipliés.
L'air est plein d'un bruit de chaines,
Et dans les forêts prochaines,
Frissonnent tous les grands chênes,
20 Sous leur vol de feu pliés!

De leurs ailes lointaines
Le battement décroît,
Si confus dans les plaines,
Si faible, que l'on croit
25 Oùir la sauterelle
Crier d'une voix grêle,
Ou pétiller la grêle
Sur le plomb d'un vieux toit.

la me:zõ kri' e ʃã:səl' pã:ʃe,
e l õ di:rɛ' kə dy səl' arafe,
ɛsi k il ʃas' yn fœ:j' seʃe
le vã la ru:l' avɛk' lœr turbijõ.

「prɔfɛ:t\! si ta mɛ' mə so:v 5
də sez ɛ:py:r' demõ' de swa:r,
ʒ i:rɛ' prɔstɛrne' mõ frõ ʃo:v
dəvã' te sakrez' ă:să:swa:r\!
fɛ' k syr se pər'tə fidəl
mœ:r' lœr su'flə d etɛ:səl, 10
e k ă vɛ' l õ:glə d lœrz ɛl/
grɛ:s' e kri' a se vitro nwa:r\!

i sõ' pa:sɛ'. lœr kəhɔrt
s ă:vəl' e ʃɥi', e lœr pje
sɛ:s' də ba'trə ma pɔrt 15
də lœr ku' mytiple.
l ɛ:r' ɛ plɛ' d ă brɥi d ʃɛ:n,
e dă' le fɔrɛ' prɔʃɛn
frisɔn' tu le gră ʃɛ:n,
su lœr vɔl' də fɔ' plie! 20

də lœrz ɛl' lwɛ:ten
lə batmă' dekrwa,
si kɔ:ʃy' dă le plɛn,
si fɛ:'blə k l õ krwa
wi:r' la so:trɛl 25
krie' d yn vwa grɛ:l,
u petije' la grɛ:l
syr lə plõ' d ă vjə twa.

D'étranges syllabes
Nous viennent encor ;
Ainsi, des Arabes
Quand sonne le cor,
5 Un chant sur la grève
Par instants s'élève,
Et l'enfant qui rêve
Fait des rêves d'or !

Les Djinns funèbres,
10 Fils du trepas,
Dans les ténèbres
Pressent leurs pas ;
Leur essaim gronde :
Ainsi, profonde,
15 Murmure une onde
Qu'on ne voit pas.

Ce bruit vague
Qui s'endort,
C'est la vague
20 Sur le bord ;
C'est la plainte
Presque éteinte
D'une sainte
Pour un mort.

On doute
25 La nuit
J'écoute : —
Tout fuit,

d etrā:ʒ' silab
 nu vjənt' ā:kə:r\;
 ē:si'/ dez arab
 kã sən' lə kə:r,
 œ fã' syr la grɛ:v
 par ɛstã' s elɛ:v,
 e l ā:fã' ki rɛ:v
 fɛ' de rɛv d ɔ:r\!

5

le dʒin' fynɛbrə/
 fis' dy trepa
 dã' le tenɛbrə
 prɛ:s' lœr pa;
 lœr esɛ' grɔ:d;
 ē:si'/ prɔfɔ:d,
 myrmy:r' yn ɔ:d
 k ɔ' nə vwa pa.

10

15

sə brqi vag
 ki s ā:də:r
 s ɛ la vag
 syr lə bə:r;
 s ɛ la plɛ:t
 prɛsk etɛ:t
 d yn sɛ:t
 pur œ mə:r.

20

ɔ dut/
 la nqi\ . . .
 ʒ ekut/:
 tu fqi\;

25

Tout passe;
L'espace
Efface
Le bruit.

5

VICTOR HUGO, *Les Orientales*.

Avril.

Lorsqu'un homme n'a pas d'amour,
Rien du printemps ne l'intéresse;
Il voit même sans allégresse,
10 Hirondelles, votre retour;

Et, devant vos troupes légères
Qui traversent le ciel du soir,
Il songe que d'aucun espoir
Vous n'êtes pour lui messagères.

15

Chez moi, ce spleen a trop duré
Et quand je voyais dans les nues
Les hirondelles revenues,
Chaque printemps, j'ai bien pleuré.

20

Mais depuis que toute ma vie
A subi ton charme subtil,
Mignonne, aux promesses d'Avril
Je m'abandonne et me confie.

tu pɑ:s/;

l ɛspɑ:s

efas

lə brɥi.

viktər y:go, lez ɔrjɔ̃:tal. 5

avril.

lɔrsk ɔ̃n ɔm' n a pɑ d amu:r,

rjɛ' dy prɛ:tɑ' n l ɛ:terɛs;

il vwa mɛ:m' sɑ̃z allegres,

irɔ̃:dɛl' / vɔtrə rɔtu:r\; 10

e dɔvɑ' vo trup' leʒɛ:r

ki travers' lə sjɛl' dy swa:r,

il sɔ̃:ʒ' kə d o:kɔ̃n' ɛspwa:r

vu n ɛt' pur lɥi' mesazɛ:r/.

ʃje mwa', sə spli:n' a trɔ dy:re, 15

e kɑ' ʒə vwajɛ' dɑ̃ le ny

lez irɔ̃:dɛl' rəvny,

ʃak prɛ:tɑ'\, ʒ e bjɛ plœ:re/.

mɛ', dɔpqi' k tut ma vi

a sybi' tɔ̃ ʃar'mə syptil, 20

minɔ̃n\ o prɔmɛs' d avril

ʒe m abɑ̃:dɔ̃n' e m kɔ̃:fi.

Depuis qu'un regard bien-aimé,
A fait reflleurir tout mon être,
Je vous attends à ma fenêtre,
Chères voyageuses de Mai.

5

Venez, venez vite, hirondelles,
Repeupler l'azur calme et doux ;
Car mon désir qui va vers vous
S'accuse de n'avoir pas d'ailes.

COPPÉE.



dəpqi' k œ rga:r' bjñn e:me
a fε' rəflœ:ri:r' tu mñn ε:tr,
 zə vuz atāz' a ma fnε:trə/
fε:r' vwajazø:z' də mε.

vəne'/ vne vit'/ irñdæl\,
rəpœple' l azy:r' kalm e du;
 kar mñ dezi:r' ki va vər vu'/
s aky:z' də n avwa:r' pa d εl.

5

kəpe.



T A B L E.

	Page
Préface	III
Explication des signes	VI

LE FRANÇAIS PARLÉ.

Une surprise	2
La chasse à Tarascon	10
L'enlèvement de la redoute	16
Le Français en Amérique	30
L'orgueil guéri	38
La maison qui marche	42
La culture classique	48
La fête de la fédération	54
Le désespoir du lépreux	64
Les parlers français	72
Les expéditions coloniales	86
Discours de Mirabeau	94
Le colimaçon	98
Les étoiles qui filent	98
La foi	102
Rappelle-toi	104
La fraternité	106
Chanson	108
Les Djinns	108
Avril	118



PC Passy, Paul Édouard
2121 Le français parlé
P25
1892

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

